

CAHIER METANOIA 154

EDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 56

VOYAGES

Au hasard de Shangai (suite)

RECHERCHES

En quête de la source, Jésus et l'Inde, sur les traces de Jésus (suite)

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Ils sont venus au monde vides et en sont même à tenter de repartir vides

Quand vous ferez le deux une pierre de taille

L'amour- lumière

CONTES

MA'RUF roi (suite)

L'empereur; le barde et le chant de la pluie

ZAHRA (conte persan)

BIBLIOGRAPHIE

Les entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou

Baba La'l Das

POESIES

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Si vous désirez acquérir des Cahiers déjà parus, antérieurs au Cahier 151, veuillez adresser un chèque de 32 € par année à :

Association METANOIA - 45 rue Jeanne d'Arc 26740 Marsanne.

Les Cahiers des années de 1975 à 2012 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €.

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

D'avance merci !

EDITORIAL

Je ne peux connaître le monde que si j'ai découvert qui je suis. Or, j'ai en moi ce qui connaît. Jésus me l'annonce mais la gnose n'est pas seulement croyance, elle n'est pas seulement réflexion, elle est connaissance par participation. Des révélations de l'Évangile comme « *Il régnera sur le Tout* », « *le Royaume est le dedans et il est le dehors de vous* », « *le monde n'est pas digne de lui* » rejoignent la sentence de Nisargadatta : « *Vous êtes l'Absolu* » ou celle de l'Épître sur l'Unicité absolue : « *Autre que Lui n'est pas* ». Autant d'incitations à réaliser qui je suis. Mais mon mental personnel ne veut accepter l'Absolu que si d'une manière ou d'une autre il peut survivre et cohabiter avec lui, comme si l'Absolu que je suis en réalité et qui embrasse tout pouvait supporter ce que je ne suis pas, c'est-à-dire cette pseudo-personne qui constituait une identité d'emprunt.

Le cadavre identifié et son monde repéré, il se trouve qu'aucune différence ne peut subsister entre ce qui est et ce qui prétendait être : « *Autre que Lui n'est pas* », donc je ne suis pas autre que Lui.

Cependant, comment m'est venue cette prise de conscience ? Pas par mon mental, car ce qui est perçu comme illusoire ne peut percevoir. Ce que j'attendais était déjà là, voilé par mes conditionnements. Quand la personne s'effaçait, la Réalité était là. En d'autres termes, quand le corps-mental n'intervenait pas, tout était donné. Donné à qui, puisque le mental m'égarait ? L'association corps-mental exerçait donc une activité usurpatrice. Il suffisait que le mental se taise pour que la Présence soit à demeure. Chez qui ? A demeure dans ce corps désentravé devenu occasion de l'Esprit, occasion de ma réalité ultime. La richesse logée dans cette pauvreté (log. 29). Le cadavre n'était donc pas celui que désignait le mental pour tenter de se tirer d'affaire. Décidément le jeu de Maya est déroutant au possible. Peut-être manquerait-il de piquant s'il l'était moins. Et qui pourrait s'insurger contre le Joueur car en fin de compte il n'y a pas de victime ?

**COMMENTAIRES
DE
L'EVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 56

***« Jésus a dit:
celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui.***

Qu'est-ce que le monde ? Est-ce donc cette terre, ce soleil, ce

système solaire, cette galaxie, toutes ces étoiles et ces univers visibles ou invisibles dont nous ignorons tout. Ou alors est-il en nous-mêmes en ces milliards d'atomes dont nous ne soupçonnons pas l'existence et sans lesquels rien ne pourrait se maintenir un seul instant ? Le monde est-ce l'infiniment grand ou l'infiniment petit ? Nous nous attachons à cette petite terre dont nous foulons le sol tous les jours. Ce monde qui nous semble si tangible et si solide est pourtant appelé à disparaître, notre soleil si ardent appelé à s'éteindre doucement comme tant d'autres étoiles. Dans quelques milliards d'années la Nébuleuse d'Andromède aura percuté la Voie lactée et de cette gigantesque collusion naîtra une nouvelle galaxie. Ainsi va le cours des planètes et des étoiles. Ainsi va le cours du monde. Tout naît et meurt, apparaît et disparaît, le brin d'herbe comme l'être humain, notre planète bleue comme l'univers tout entier. Tout naît et meurt du Big Bang à l'Apocalypse finale... s'il y a une fin à cette Grande Illusion.

« *Dès l'origine aucune chose n'est* » dit Houei-Neng. Si rien n'existe, alors que puis-je connaître du monde ? Comment puis-je connaître le monde ? Si le monde n'a pas d'existence, s'il est irréel c'est qu'il n'a pas plus de consistance qu'un rêve. Le monde n'existe que dans les limites de l'espace et du temps. Or tout ce que contient l'espace relève de la matière et tout ce qui est saisi par la gueule du temps est déjà mort. La matière est périssable tout autant que tout ce qui naît est appelé à mourir. La famille est la résultante du « croissez et multipliez » biblique qui fonde le règne de la quantité et des signes du temps. Au logion 55, Jésus nous avertit que celui qui ne récuse son père et sa mère ne peut se faire son disciple. Le gnostique ne peut appartenir au monde physique. Il peut vivre dans le monde mais ne doit pas être de ce monde : « *J'ai contemplé la création et j'ai vu qu'elle était devenue un cadavre* » (Abu Yazid Bastami).

Tout ce qui a un début a une fin. La nature du corps est d'être éphémère. L'univers tout entier, avec ses galaxies, ses comètes et ses trous noirs, avec sa matière et son antimatière, est aussi impermanent, aussi évanescent, aussi illusoire que le corps. Même s'il doit durer des millions ou des milliards d'années, l'univers fatalement a une fin. Qu'est-ce que le temps au regard de l'éternité ? La vie est comme un rêve, le monde comme une image évanescence, surgissant de mon mental et se dissipant avec lui : « *Il n'y a ni création, ni destruction dans l'Absolu. Le monde n'apparaît que lorsque le mental apparaît* » (Ramana Maharshi, *Immortelle conscience*, p. 33)

« *Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers tout entier.* » Peut-on connaître le monde sans se connaître soi-même ? Connaître le monde, c'est découvrir la folie des hommes avec son long cortège de deuils et de misères. C'est découvrir la puissance des ténèbres qui obscurcissent le cœur de l'humanité. C'est prendre conscience de l'aveuglement de la multitude, de tous

ces êtres qui sont venus au monde vides et qui sont prêts à en repartir vides. Combien y-a-t-il en ce monde de morts vivants ? L'homme est né aveugle et il n'aspire qu'à le rester. Combien sont venus au monde ivres et n'aspirent qu'à le rester ?

*« Et ils s'en vont portant leur propre cadavre,
courant le monde chargé de leur fardeau » (Lin Tsi, Entretiens)*

*« Je les ai trouvés tous ivres ;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif,
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur » (log. 28)*

Connaître le monde, c'est aussi l'occasion de me connaître et de me révéler moi-même à ma propre lumière. Le Royaume lui n'est ni en haut ni en bas, sinon les oiseaux et les poissons nous auraient devancés depuis longtemps. Le Royaume n'est pas de ce monde. Tant que je suis pris par l'agitation de ce monde je reste prisonnier des rets de Maya. Qui s'attache aux apparences reste dans l'illusion de la multiplicité. Entraîné par la roue incessante du mouvement, il se laisse dévorer par la gueule du temps. Il m'appartient de laisser tomber tous les voiles des ténèbres et de trouver en moi-même le repos :

*« Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous
dans le repos,
de peur que vous ne soyez cadavres
et ne soyez mangés. » (log. 60)*

Ce n'est que dans le repos que je peux éviter d'être assimilé à un cadavre (log. 20). Celui qui a trouvé le monde, le monde n'est pas digne de lui. Comment pourrait-il encore avoir goût à un cadavre? La matière est inerte si l'esprit ne l'anime. Comment cette grande richesse a-t-elle pu habiter cette pauvreté? C'est pourquoi Jésus me conseille d'être *passant* ici-bas (log. 42). Et c'est pourquoi il me dit encore : *« Suis-moi et laisse les morts enterrer leurs morts »* (Mt VIII, 21 ; Lc IX, 60) ; *« Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est pas digne de moi »* (Lc IX, 62). Si je m'éveille de ce rêve qu'est le monde, je m'éveille à la lumière et n'ai nul besoin de regarder en arrière. M'étant réveillé de mon occultation, je n'ai plus peur de rien pas même de la fin du monde, pas même de l'apocalypse. Je n'ai nul besoin d'être ressuscité, puisque la mort ne peut m'atteindre. Ayant trouvé la Vie, je suis désormais le Vivant. Je suis le roi du monde :

*« Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,*

*et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort, ni peur,
parce que Jésus a dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui. » (log. 111)*

Le Soi est déjà là. Le Soi est toujours là. Le Soi n'a jamais cessé d'être. Le Soi est l'Être. Le trésor n'a jamais été caché qu'à nos propres yeux. Qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, le soleil brille toujours derrière les nuages. L'agitation du mental m'entraîne dans une telle frénésie que j'en viens à oublier que le repos est ma véritable nature. Le repos est pour Jésus un autre symbole du Royaume. Le repos est la Vacuité, le Vide de l'incréd. Par sa parole, Jésus nous montre la Voie. Il nous invite à son yoga :

*« Venez à moi...
et vous trouverez pour vous le repos. » (log. 90)*

Je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce cadavre, je n'appartiens pas à ce monde, Je suis Cela, Je suis le Tout, Je suis tout ce qui est. Autre que Moi n'est pas. Je ne suis pas conditionné par les éléments, Je suis l'Inconditionné. Dès que se calment les vagues de l'agitation, dès que je vois clairement, dès que je cesse de m'identifier avec cette forme, cette apparence extérieure alors surgit la pure lumière du Soi. Alors le Soi en moi-même se connaît lui-même. Alors le corps retrouve sa véritable place. Simple support du Soi, il est l'occasion de cette merveilleuse metanoïa qui permet la réalisation de l'Esprit, la réintégration du Soi au sein de la matière qui semblait le voiler. Il est non plus prison mais temple du Soi qui prend conscience de soi-même. Le monde est le miroir dans lequel se reflète mon Visage originel. Et si je vois encore le monde, ce n'est plus avec les yeux du moi, mais avec l'œil de Celui qui en est véritablement le Roi. Je ne puis me connaître que si Je suis. Et si Je suis que reste-t-il d'autre que Moi ?

*« Je vois le monde entier
le monde ne peut me voir » (Kabîr)*

*« Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elle est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière » (log. 83)*

Yves

Le monde est un cadavre car il est peuplé d'hommes morts en Esprit.

D'hommes qui ont laissé s'éteindre l'étincelle de Vie qui était en eux à la naissance et signalait Ma présence.

Ils l'ont laissée s'éteindre, ils l'ont même étouffée en se laissant guider par leur mental diabolique, diviseur, qui leur soufflait qu'ils étaient quelque chose alors que seul Je suis. Gonflés par leurs egos, ils ont cherché, en toutes occasions, à se sentir supérieurs à leurs semblables, ne laissant passer aucune occasion de les ridiculiser, de les humilier ou de médire à leur sujet. Ils se sont souillés par les paroles qui sortaient de leurs bouches (logion 14).

Le mental des hommes ne fonctionnant que par dichotomie, ils ont passé leurs vies à diviser les hommes au lieu de les unir. Ils ont cherché à enfoncer Ma manifestation en une infinie multiplicité dans laquelle chacun s'oppose à chacun.

Ce monde-là est quelque part un enfer et, lorsque mon disciple l'aborde, il a spontanément un mouvement d'horreur, de recul. Cependant, il doit s'y engager, il doit l'affronter en prenant appui sur ses reins de toutes ses forces (logion 21). Alors, il « connaît le monde ».

L'homme qui a bravé le monde, l'a ontologiquement réduit à rien si bien que le monde « n'est pas digne de lui ». L'homme qui a bravé le monde, est définitivement un homme de lumière.

A l'inverse, celui qui, abordant le monde, recule et se réfugie dans un triste isolement, passant sa vie à Me prier afin Je le dispense d'affronter le monde, celui-là est un psychique. S'étant arrêté en chemin, il ne reviendra jamais à Moi.

Michel

*

Tant que je n'ai pas connu le monde, j'espère sans doute toujours y trouver le réconfort, celui que tout un chacun achète et obtient par la connivence, l'adhésion aux codes et usages, le partage de la reconnaissance mutuelle et réciproque, l'opposition, l'affrontement, la compétition. Si je veux accéder au

royaume de l'esprit, je dois découvrir ce qu'est la personne, équilibre pas toujours harmonieux entre intégration des codes de reconnaissance communs à l'espèce humaine et exercice de différenciation de l'individu par rapport à la communauté. Alors que pour beaucoup, c'est le « challenge » de l'existence, stimulant dans la réussite comme dans l'échec passager, combien cela peut-il constituer une rude épreuve pour celui qui ne peut éviter de voir ou deviner l'aspect dérisoire et vaniteux de tout chemin personnel quel qu'il soit, petit ou grand dans l'histoire des hommes, tout simplement parce qu'il a en lui la nostalgie de l'Un originel dans lequel baigne tout petit homme à ses premiers jours, et qu'il lui est impossible de laisser s'éteindre la flamme de vie de l'enfance sous l'épaisse couche des conditionnements !

Un cadavre ! Rien moins que ça, voilà l'image peu elliptique qu'emploie Jésus pour nommer ce qui meuble et occupe l'existence de la personne dans le monde. Un cadavre, c'est mort, comme sont morts beaucoup qui ont laissé la flamme en eux se faire souffler par le matérialisme ou les idéologies, par la pensée envahissante. Le monde est en soi, pas au dehors : pourrait-il y avoir un objet quel qu'il soit, un chat ou une rivière lorsqu'ils sont devant mes yeux si je ne savais pas les concevoir, comme ce fut le cas lorsque j'étais âgé de deux ou trois semaines ? Partant de ce constat parfaitement lucide, fruit de la vision retournée vers sa source, que vaut mon identité individuelle psychologique et anthropomorphique lorsqu'enfin, je la vois telle qu'elle est, comparable à une production cinématographique ?

Car le monde, la personne, l'existence circonstanciée sont une seule et même chose : en fait l'épreuve, qui devrait conduire à trouver la Vie le solitaire qui a des oreilles pour entendre par derrière les discours et des yeux pour voir à travers les apparences. Alors seulement le monde – cadavre trouve sa justification dans cette apothéose de celui-là, non événement en totale discrétion mais de portée cosmique, pour qui il n'y a plus ni mort ni peur, mais le Vivant issu du Vivant et sa manifestation vivifiée.

Christian, 2/12/2014

*

Qui connaît le monde si ce n'est Celui qui en est à l'origine. L'Un qui n'est en rien affecté par le monde de Maya. « *Si tu dis par ignorance que tu es autre que Lui, alors tu es d'un esprit grossier* », dit le *Traité de l'Unité*. Il précise également : « *Ton existence est néant, et néant ne peut s'ajouter à une chose, temporaire ou non* ». On croirait entendre Maître Eckhart : « *Toutes les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont minimales ou sont quelque chose : elles sont un pur néant* ». Faut-il encore citer Hui-Neng ? « *Depuis le commencement aucune chose n'est* » ou la Mandukya Upanishad ? « *C'est le non-né qui engendre le non-né* » ou Nisargadatta ? « *La personne est le résultat d'un malentendu* ». Le « discours » gnostique, à l'inverse de celui du psychique, lequel s'appuie sur la coexistence du sujet et de l'objet, ne peut s'établir sur une autre base que celle de la non-dualité. Il faut ajouter tout de suite qu'il est incompréhensible par le psychique car justement le monde de ce dernier c'est le cadavre dont parle Jésus.

Mon désir de connaître révèle Celui en moi qui connaît : « *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus* » (log. 3. 10). « *Lorsque la connaissance te sera arrivée, tu sauras que tu as connu Allah par Allah* », dit encore le *Traité de l'Unité*. Le monde, fabrication du mental, est un corps mort au regard de la vie que prodigue Celui qui est appelé justement le Vivant.

Émile Gillibert, « *Le Procès de Jésus* » (p. 152)

*

Dès l'instant où tu penses être né, tu es mort.

À quoi sert cette manifestation ? A quoi cela sert-il que cette perfection se mette dans une telle pauvreté ?

Mais quel soi est dans un état de pauvreté ? Une idée est une idée, une idée de pauvreté ou une autre, ça ne fait aucune différence. La manifestation n'a pas d'utilité et c'est cela sa beauté, car elle est sans signification. C'est la liberté même, libre de tout sens, libre de toute cause. C'est simplement la réalisation de ce qui est réel, mais pas en raison d'un besoin, ni d'une signification, ni d'un vouloir. C'est une absence de désir qui simplement se réalise à travers la réalisation, mais pas pour une raison quelconque. C'est cela sa beauté, sa beauté pure.

Tu peux dire que c'est une danse. La danse du Soi. Tel *Shiva* dansant avec lui-même dans cette *shakti*, cette réalisation. Et être ce qu'est *Shiva*, danser avec ce que tu es, c'est être la Vie même, dansant avec elle-même. Ainsi il n'y a pas de pauvreté, il n'y a rien. Tout cela vient de l'idée de « moi » qui veut éviter la douleur et n'avoir que le plaisir.

Je crois que les enfants expriment très bien ça.

Oui, ils construisent, puis ils détruisent. Sans le moindre souci. Ils ne thésaurisent pas au nom d'une soi-disant pauvreté. Mais dès que surgit l'idée de possession, tu deviens un gardien, ce petit gardien qui a tellement peur de perdre, car il pense posséder quelque chose. Le grand conservateur de « mon corps », mon cadavre. Et si tu essaies d'en faire quelque chose, tu insuffles la vie à ce qui est déjà mort.

Mais ce que nous avons l'habitude de considérer comme mort, ce sont les fabrications mentales, c'est-à-dire les idées, plutôt que les objets eux-mêmes. Parce que, finalement, les objets existent-ils en dehors de l'idée qu'on s'en fait ?

Ça, c'est encore l'idée d'être né. Et dès l'instant où tu penses être né, tu es mort. Tant que tu penses être en vie, tu es mort, car alors ce qu'est la Vie n'est plus que l'idée d'être en vie. Il n'y a pas de vie objective, cette vie objective est la vie d'un mort. Ainsi tu rejoins l'endroit des morts, ce qu'est le monde, simplement à cause de cette idée d'être né. Tu deviens mortel. L'idée de naissance apporte l'idée de mort. Sois ce qui est non né, ce qui jamais ne peut mourir. Rien d'autre.

Si je suis, je suis l'infini.

Tu es plus que l'infini. L'infini est encore trop peu pour ce que tu es. Tout ce que tu dis être n'est jamais assez grand. Et tout ce que tu dis ne pas être n'est jamais assez petit. Quoi que nous disions, ce sont toujours des concepts. Même si je dis : « L'absence de tout concept de ce que je suis ou ne suis pas », encore une fois, ce n'est qu'une indication. En fin de compte, tu restes tranquille. Il n'y a plus de définition. Même la définition la plus intelligente ne veut rien dire, car les définitions vont et viennent. Mais tu joues avec elles. Ce n'est ni bien ni mal. C'est simplement un jeu.

Retourner d'où tu viens, c'est retourner à ce qui est antérieur. C'est comme la question de Ramana Maharshi : « Qui suis-je ? », pour plonger dans ce mystère. Tu viens de Cela qui est le Soi, l'Absolu, quel que ce soit le nom que tu lui prêtes. Puis tu te réveilles en tant que « Je », la conscience pure, puis en tant que « Je suis », l'espace, le temps, la conscience, puis en tant que « je suis untel », l'homme. Et pour retourner d'où tu viens, il y a la question « Qui suis-je ? ».

Cela, tu le fais chaque nuit : quand tu t'endors, la personne tombe, puis le « Je suis », et la conscience pure demeure. Puis même la conscience pure... Dans le sommeil totalement profond, il n'y a pas d'expérience. Puis, au matin, le « Je » jaillit en premier, une fraction de seconde, puis le « Je suis », puis, oh..., le corps-mémoire commence à fonctionner. Et le soir, tu retournes. Donc, dans le sommeil profond, tout le monde sait ce qu'il est en ne le sachant pas. Alors, sois ici et maintenant ce qui est dans le sommeil profond.

L'évangile de Thomas selon Karl Renz, log. 56

*

PRESENCE

Je suis conscient d'être conscient grâce au corps. Par lui, je suis présent à moi-même. Sans lui, je ne peux pas actualiser la présence.

J'éprouve une joie profonde à vivre la présence, une présence où connaissance et amour ne font qu'un. Je la sollicite dès qu'elle paraît s'éloigner. En réalité, elle est toujours là mais les possibilités de l'actualiser et de lui vouer une attention amoureuse soutenue sont fonction des aptitudes et des dispositions du corps. Je suis l'illimité qui ne connais ni naissance ni mort, mais j'accepte la limitation du corps pour accéder à connaissance de moi-même. Non seulement je l'accepte mais j'ai conçu la manifestation, que j'ai parachevée et couronnée par l'élection de mon serviteur, en vue de me révéler à moi-même. Passant par lui pour m'actualiser, je consentais à recourir à la faiblesse pour explorer ma magnificence. Grâce à lui, je suis conscient d'être le tout unique parce qu'il consent de n'être rien.

Pour en arriver à ce constat du tout et du rien, j'ai dû vivre tous les aléas de la présence, toutes ses turpitudes. Je connais la détresse du manque lorsque tarde le moment où je peux à nouveau être présent à moi-même. Je connais aussi cette détresse chez mon serviteur car elle est la même rigoureusement, tellement il éprouve mon souci. C'est comme un feu de bois dont il a la charge. Je ne sais plus lorsqu'il faiblit qui de lui ou de moi l'alimente, lui non plus.

La joie de vivre la présence m'a donc amené à côtoyer la pauvreté. A ce prix et à ce prix seulement, je pouvais connaître mon infinie perfection. Mais la pauvreté elle-même devient ouverture à la richesse et il ne reste plus que la félicité de la présence. Plus je cultive l'attention à la présence, plus je vis le bonheur de me révéler à moi-même. Ce qui m'advient que j'accueille, les mains ouvertes et vides, est comme une source sortant d'un parcours souterrain : c'est un jaillissement dont je ne connais que ce qui est à ciel ouvert. Pourtant je sais que rien n'entravera l'irrésistible poussée. Ainsi, tout est « en amont » de ce dont je suis conscient. Je suis l'origine de la conscience que j'explore grâce au corps mais cette origine me demeure inconnue. Autrement dit, je suis l'origine inconsciente de la conscience que j'explore grâce au corps. La connaissance de moi-même par moi-même me vient de l'inconnaissance de ma nature originelle. Je suis conscient, je suis présent à moi-même dans l'amour de la vie parce que le corps est là m'offrant la possibilité de remonter toujours plus avant en direction de mon inconnaissable réalité. Instrument merveilleux que ce corps qui me permet de m'attacher à sonder l'insondable.

La conscience est mon œuvre. Je suis la conscience qui s'explore. Quand elle est l'objet de ma délectation, je l'appelle présence. Mais la conscience ne saurait m'englober, pas plus que le jour ne saurait circonscrire la nuit car c'est la nuit qui est première, c'est la nuit qui accueille et permet la clarté diurne – Je suis à l'origine de ma conscience. Je l'enfante dans l'inconnaissance de moi-même. Je me tourne naturellement vers le fruit de mes entrailles car il m'est donné de pouvoir m'émerveiller de l'être de lumière que j'engendre avant de lui demander de se laisser absorber par ma lumière. Ainsi, je continue de me révéler à moi-même tout en prenant également conscience que je demeure éternellement le non-né, le sans-forme, l'absolu.

Émile Gillibert
17.08.91

*

VOYAGES

AU HASARD DE SHANGHAI (suite)

... De même sous les Ming (1368-1644), « l'école de Zhejiang », représentée par Tai Jin (1388-1462), se développe en dehors de la cour impériale, malgré le rétablissement de l'Académie supprimée par les Yuan. Ses « *Montagnes au printemps* », représentent bien l'infinie vitalité de la nature au sein de laquelle l'homme qui n'est qu'une petite partie du Tout chemine tranquillement vers son destin. Les verts feuillages qui couvrent la montagne disparaissent en automne ou sont recouverts de neige en hiver mais toujours reviennent au printemps, à la saison du renouveau. Tout naît, tout meurt et tout renaît. Mais qu'en est-il de l'homme ?

Parmi les montagnes sacrées, « *Le Mont Hua* » (ou Huashan) représenté par Wang Lü (né en 1332) compte parmi les plus célèbres. Dans ce tableau, Wang Lü, profondément marqué par son pèlerinage en ces lieux, semble projeter son regard depuis le Ciel.

Avec Shen Zhou (1427-1509), nous découvrons l'un des plus éminents représentants des « quatre maîtres de l'école de Wu », près de Suzhou. Son « *Panorama des Monts Xishan* », empreint d'harmonie et d'équilibre, est une œuvre majestueuse et riche de détails les plus divers. Le petit village perdu au milieu des rocs semble valoriser l'harmonie du silence extérieur et du calme intérieur. Cette paisible retraite pourrait être celle des immortels. Passant par le petit pont à gauche du tableau nous sommes invités à pénétrer à l'intérieur de ce paysage en suivant le maître des lieux. Peintre, poète et calligraphe, Shen Zhou dit de lui-même : « *Shen aime les montagnes et eaux, transmettre leur esprit au point de perdre la raison. Communier avec le souffle originel, sans une poussière en son sein.* » Ayant chassé de son cœur toute inquiétude, malgré la violence du monde, il ne fait qu'un avec le Tao qui anime tout l'univers.

Son disciple, Wen Zheng-ming (1470-1559), tout aussi fidèle à des principes esthétiques rigoureux, est réputé pour ses traits fins et précis comme dans cette sublime représentation de la « *Beauté du lac Shihu* », toute en délicatesse. Les joncs, les saules et les pins qui bordent le lac immense regorgent de fraîcheur et de grâce. On croirait sentir le vent passer à travers les branches des arbres pour nous apporter le parfum du ciel. « *Le studio de l'Appréciation juste* » a été réalisé à la demande du propriétaire dudit studio, un lettré ami de l'artiste. Presque caché par un amas de rochers étranges et de pins noueux, il s'agit d'une modeste habitation à toit de chaume, à l'intérieur de laquelle s'accumulent livres et rouleaux. Le jardin n'est pas clos et semble s'ouvrir à l'infini. Les eaux claires d'un cours d'eau répondent à des sommets bleutés au loin. Cet usage des verts d'azurite et de malachite, qui rappellent les paysages en bleu et vert des peintres Song, ont contribué au succès de Wen Zheng-ming.

Célèbre coloriste, sans doute l'un des peintres chinois les plus copiés, Qiu Ying (1498-1552) ajoute parfois, à la demande de Wen Zheng-ming, des couleurs aux tableaux de ce dernier. Dans « *la Montée au pavillon de l'Épée* », il illustre à la fois un épisode historique, l'exode de l'empereur Xuanzong, et le poème de Li Bo qui relate celui-ci. Ici, le peintre, par des coups de pinceau sec, rend parfaitement l'aspect désolé de la végétation et des roches prises dans le givre. Que l'homme semble petit au milieu de tels paysages où sa vie ne tient qu'à un fil !

« *A Qingni, que de méandres !
Les exilés se hissent vers les astres, leurs poumons grands ouverts ;
Assis, ils soupirent longuement :
Quand reviendrons-nous de ce voyage ?* »

(Li Bo)

La poésie est omniprésente et se dégage bien de cette « *Scène poétique du temple Qixia* », du grand Dong Qichang (ou Tung Chi-chang, 1555-1636), officiel de haut rang réputé pour son formalisme mais dont les traits simples et stylisés donnent ici une impression de vie à tout le paysage, les montagnes comme les eaux, les arbres comme les rochers. Un tel tableau illustre bien à quel point poésie et peinture sont indissociables en Chine : « *Selon les anciens, un poème n'est rien d'autre qu'une peinture sans formes extérieures et une peinture qu'en poème revêtu de ces formes* » (Guo Si).

Nulle part nous ne voyons de Natures mortes, si prisées des peintres occidentaux. Avec ses « *Fleurs et fruits* », Xu Wei (ou Hsu Wei, 1521-1593), dont les calligraphies illustrent le « style de la canne verte », exprime directement la violence de ses sentiments en brisant les limites de la forme.

Échappant à tout formalisme, il prend pour thème un fragment de la nature, insistant parfois sur la laideur, la maladresse, le grotesque. Les traits simples et sobres rappellent le dénuement de l'artiste. Il faut dire qu'il connut une vie mouvementée, avec des accès de folie au point même d'assassiner son épouse et de tenter de se suicider. Qualifié d'excentrique et de fou, Xu Wei met en avant une absence de virtuosité et une feinte maladresse qui expriment la sincérité, la grossièreté des moyens picturaux mais aussi le naturel et le refus des conventions esthétiques. Avec beaucoup de simplicité et une extrême économie de moyens, il réalise une œuvre pleine de vie qui ne montre pas tout pour laisser une place à l'intervention du spectateur. Xu Wei, qui se surnommait l'ermite des monts Tianchi, ne fut jamais reconnu de son vivant et mourut oublié de tous. Vers la fin de ses jours, il composa le poème suivant :

*« Tombés dans la misère, la moitié de mes jours est déjà écoulée ;
Dans mon bureau j'étudie en écoutant hurler le vent la nuit.
J'admire les inestimables perles luisantes qui tombent de mon pinceau.
Autant qu'elles se répandent parmi les vignes. »*

Cheng Hongshou (1599-1652), réputé comme peintre de personnages, est ici représenté par un « *Album de fleurs, d'oiseaux, de plantes et d'insectes* ». Il cultive l'étrange et le saugrenu comme ces rochers troués et déformés qui pourraient provenir du fond des mers et au sein desquels semble jaillir une fleur extravagante : algue, anémone ou papillon ?

Lorsque les Qing venus de Mandchourie s'emparent de l'empire en 1644, nombre d'artistes restent fidèles à l'ancienne dynastie des Ming et choisissent de mener une vie solitaire. Ainsi les « quatre éminents moines-peintres » : Zhu Da, Shi Tao, Kun Tsan et Hong Ren.

Installés autour du maître Hong Ren (ou Hung Jen, 1610-1663) dans un monastère proche du mont Huang-shan, ils forment dans un premier temps une sorte d'école, loin des avanes du monde et de la cour. A l'exemple de Hong Ren, réputé pour le dépouillement de son art comme de sa personne, ils prétendent s'inspirer des maîtres du passé tout en renouvelant profondément la peinture au contact de la nature en se concentrant sur le trait essentiel, ascétique voire sans saveur. L'art devient synonyme de pauvreté mais aussi d'indépendance. La voie de l'art est celle du renoncement aux honneurs et c'est peut-être le meilleur chemin. Après avoir erré à travers la Chine, Hong Ren décide de se fixer au pied du mont Huang-shan, dans sa province natale de Anhui. Ennemi de toute compromission, il tente de retrouver les forces irréductibles de la nature. Cette représentation dépouillée d'un « *Saule pleureur après la pluie* » semble dégager dans un décor élégant et serein la sensation d'impermanence valorisée par le bouddhisme. Avec ces « *Pins des cimes* », si le

vertige semble nous guetter, le vide où s'accrochent ces deux pins « à flanc d'abîme » invite plutôt à l'ouverture totale à l'espace infini. Hong Ren affirme de la sorte son caractère entier et sa liberté d'esprit.

Après avoir durant trente années résisté par les armes aux Mandchous, Kun Tsan (1612-1643) décide de renoncer, prend l'habit monastique et fréquente divers monastères du sud de la Chine. Généreuses et régulières, ses œuvres offrent un large éventail de vues comme dans sa « *Chaumière dans la Montagne Verte* », à l'aspect frémissant et pathétique.

Dans son « *Album de paysages, de fleurs et d'oiseaux* », Zhu Da (ou Chu Ta, 1626-1705) privilégie un trait simple et solide, des modèles ordinaires parfois transformés en images fantastiques. Il donne aux animaux une attitude étrange, presque surréaliste. Son style incisif, proche de la calligraphie, crée une impression de mystère en noir et blanc, de charme simple et romantique. Le style hardi du peintre s'inscrit dans une composition originale, caractéristique de ses coups de pinceau vifs et spontanés. Étrange personnage que ce Zhu Da, peintre et poète, issu d'une famille de nobles lettrés. Il perd très jeune l'usage de la parole (ou du moins se fait passer pour muet afin de ne pas avoir à composer avec les Mandchous) et fait de son pinceau son mode d'expression. Sujet à des accès de folie (feints ou simulés), il est un temps moine, un temps marié, un temps ermite vagabond. Il peint des rochers torturés et des oiseaux ébouriffés, des herbes couchées par le vent, des arbres qui reprennent vie au printemps... François Cheng lui a consacré un ouvrage, « *Shu Ta, le génie du trait* ».

Ayant lu passionnément l'autre ouvrage de François Cheng, « *Shitao, la saveur du monde* », il me semble reconnaître les représentations fraîches et nettes du prince déchu, rescapé de la dynastie des Ming, devenu « *le Moine Citrouille-amère* ». Shitao (1642-1707) excelle dans l'art de l'humilité et de la simplicité avec une « *Tête de chou* », pleine de vitalité et pourtant prête à être cueillie ; avec ces « *Jonquilles* » auxquelles quelques traits de pinceau ont suffi à insuffler la vie ; avec cette « *Branche de pêcher* » sur laquelle jaillissent discrètement de tendres corolles bercées par la brise ; ces « *Deux fleurs en conversation* » qui semblent nous dire que la jeunesse doit être cueillie tant qu'il est temps, au cœur de l'instant ; ce « *Prunus en fleur* » qui fleurit malgré les rigueurs de l'hiver et annonce le printemps proche de même que ce « *Ruisseau en hiver* » qui semble attendre la venue de la nouvelle saison malgré la désolation au sein de laquelle il sinue lentement. Par contre les images impressionnantes et élégantes qui composent son « *Vieux Pin nouveau dans la brume* » ou ce « *Colloque à l'abri des pins* » donnent un sentiment de fantastique : un « *Pêcheur sous la falaise* » vaque tranquillement à ses occupations en dirigeant sa barque sous le regard majestueux d'une montagne

qui est le véritable personnage du tableau. Quant au « *Poète ivre* » l'est-il du vin, du printemps ou du Tao ? Et ce « *Vieux parmi les herbes d'eau* », on croirait qu'il n'attend qu'une chose : disparaître au milieu de la brume qui l'entoure. Grand voyageur, Shitao sait reconstituer le mystère des paysages aimés avec autant de netteté que de liberté : ces « *Canards sur le fleuve* » ou ce « *Bain des chevaux* » semblent renouer avec la vision fraîche et innocente de l'enfant qui s'émerveille d'un rien. La vie passe si vite que c'est déjà « *L'instant de partir* » : l'ermite a pris le chemin qui mène vers un petit temple qui trône au milieu de la forêt et l'on sent bien que ce voyage est sans retour. A moins de se laisser porter « *Au gré du fleuve* » jusqu'à se fondre dans le Tout. Il n'a d'autre but que d'atteindre la perfection de son art, dit-il, mais de quelle perfection s'agit-il ? « *Jadis le peintre Gu Kaizhi atteignit, dit-on, à la triple perfection. J'atteins quant à moi à la triple folie ; fou moi-même, fou mon langage, folle ma peinture. Je cherche cependant la voie : ah, accéder à la pure folie !* »

A suivre

Yves

*

RECHERCHES

EN QUÊTE DE LA SOURCE
JESUS ET L'INDE
SUR LES TRACES DE JESUS

Le manuscrit de « *La Vie inconnue de Jésus-Christ* » a été publié pour la première fois en 1894. Notovitch rapporte avoir eu au préalable un entretien avec Ernest Renan qui se serait déclaré prêt à faire une communication à l'Académie. Préférant se réserver toute la gloire de la découverte, Notovitch soutient avoir décliné l'offre pourtant alléchante. Il contacta différentes autorités religieuses qui toutes le dissuadèrent de publier ce texte. Nous savons toutefois que l'affaire suscita un certain émoi. Ainsi dès l'année suivante, la Mission évangélique de l'Inde sponsorisa une expédition dont le but était de retrouver le manuscrit en question afin de mieux réfuter la découverte de Notovitch. Ce n'était pourtant pas la première fois, semble-t-il qu'il était fait allusion par des occidentaux à de tels documents. En 1853, une certaine Mrs Harvey faisait déjà état de l'existence de manuscrits tibétains mentionnant Jésus dans son ouvrage *The Adventures of a lady in Tartary, Thibet, China and Kashmir*

En 1921, le monastère de Hémis reçut la visite d'une occidentale, Lady Henrietta S. Merrick. Cette dernière confirma l'existence du manuscrit : « *A Leh se situe la légende du Christ qui est appelé Issa. Le Monastère de Hémis conserve de précieux documents vieux de quinze siècles qui relatent les jours qu'il passa à Leh où il fut reçu chaleureusement et où il enseigna (1)* ». L'année suivante, Swami Abhedananda, l'un des plus érudits parmi les disciples de Ramakrishna, visita les Himalayas à pied pour étudier le bouddhisme tibétain. Lors de son séjour au monastère de Hémis, il eut connaissance d'un manuscrit relatant les années inconnues de Jésus dont il traduisit quelques extraits avec l'aide d'un interprète tibétain. Ses recherches, reprises dans le livre « *Voyage de Swami Abhedananda au Cachemire et au Tibet* » corroborent le récit de Notovitch. L'ouvrage du Swami apporte quelques précisions supplémentaires. Lors de son voyage en Perse, Jésus fit ses ablutions au bord d'une pièce d'eau et se reposa quelques instants sur ses rives. Les lieux seraient depuis connus sous le nom de Isha-Talao. Selon le *Tarikh-i-Azham*, un texte en arabe, l'événement est fêté tous

1 *In the world's Attic*, p. 215 (1931)

les ans en ces lieux. Selon les informations recueillies par le Swami, Jésus aurait survécu à la crucifixion. Une fois rétabli, il se serait rendu au Cachemire où il aurait vécu entouré de nombreux disciples. La chronique originale en pâli aurait été rédigée quelques années après la mort de Jésus à partir des souvenirs de ses disciples et du témoignage de commerçants itinérants ayant assisté à sa crucifixion en Israël. Un second disciple de Ramakrishna, Swami Trigunatitananda rapporte avoir lui aussi consulté ce même manuscrit à Hémis.

En 1926, un autre explorateur russe, Nicolas Roerich, suivant les traces de Notovitch, se rendit à Hémis. S'il ne put retrouver les manuscrits découverts par ce dernier, il ne remit pas en doute l'existence de ceux-ci puisque les légendes locales recueillies par lui concordait avec la chronique publiée par son prédécesseur. Il en cite quelques versets dans « *Altai Himalaya* », récit de son périple à travers l'Asie centrale et le Tibet. Il écrit : « *Leh est un site remarquable. Là les légendes font se croiser les pas du Bouddha et ceux du Christ. Bouddha a traversé Leh en direction du Nord. Issa s'entretint avec les gens sur la route du Tibet. Les légendes gardent leur secret. Il est difficile de le percer car les lamas savent par-dessus tout garder le silence. Ce n'est que par une compréhension intérieure que l'on peut approcher ces mystères.* » Il précise que, si l'on en croit les lamas, Jésus célébrait la femme en tant que Mère du Monde. Son expérience du Ladakh lui inspira plusieurs tableaux, notamment celui qui me revient à ce moment, intitulé « *Les signes du Christ* », où l'on découvre Jésus laissant des traces de son passage en ces lieux, gravées sur un rocher.

Nul ne sait toutefois ce que sont devenus les manuscrits en question, dont la présence est pourtant encore attestée par deux visiteuses occidentales dans les années 1930, Élisabeth Gaspari et Clarence Gasque (2). Lorsqu'en 1979, un chercheur allemand Holger Kersten sollicita une audience auprès du supérieur du monastère de Hémis afin de consulter la chronique transcrite par Notovitch, il lui fut répondu que malgré toutes les recherches, le manuscrit n'avait pu être retrouvé. En bon moine bouddhiste le Vénérable Dungsey Rinpoche lui conseilla alors avec un sourire entendu de rechercher d'abord la Vérité par lui-même, avant de vouloir convertir le monde entier...

Il existe toutefois un certain nombre de raisons de penser que ce manuscrit a réellement existé ou que du moins les traditions rapportées par Notovitch ne sont pas pure invention de sa part. Nous avons nous-même pu lors de notre passage au monastère de Hémis en 2014 avoir confirmation de ces informations. Nous avons interrogé les moines de Hémis à ce sujet et ceux-ci nous ont répondu être au courant de la présence chez eux d'un manuscrit relatant la vie de Jésus en

2 Elisabeth Clare Prophet, *The lost years of Jesus*, Summit Publications Press, Inc, p. 342 (1984)

Inde. Selon leurs explications, ce manuscrit se trouve rangé précieusement dans la chambre privée (ou dans une pièce annexe) de leur supérieur, le Rinpoché Staksang Repa. Lui seul détient la clef permettant d'accéder au précieux manuscrit. Malheureusement Staksang Repa est retenu à Lhassa par les autorités chinoises qui l'auraient même réduit à l'état laïc. En tout état de cause il n'a pas la possibilité de quitter le Tibet et de se rendre au Ladakh. Le manuscrit risque donc de rester caché encore longtemps et il est fort à craindre que l'original pali ait été détruit par les gardes rouges lors de la folie meurtrière de la révolution culturelle.

Le voyage de Jésus en Inde est une croyance ancienne et largement répandue en Inde : « ...une idée très commune en Inde est que le Christ n'est pas mort à Jérusalem, mais en Inde (au Cachemire) (3) ». Swami Abhedananda fait ainsi une allusion aux Nath Yogis, ascètes vivant dans les montagnes Aravalli, qui comptent Jésus - qu'ils appellent Isha Nath - parmi les fondateurs de leur lignée. L'ordre monastique des Nath Yogis, d'inspiration shivaïte, est l'un des plus anciens de l'Inde. Ceux-ci ont pour particularité de ne pas reconnaître le système des castes. Selon leur livre sacré, le *Natha Namavali* : « *Isha Nath vint en Inde à l'âge de quatorze ans. Il retourna par la suite dans son pays et commença à prêcher. Ses compatriotes bornés et matérialistes conspirèrent contre lui et le firent crucifier. Après la crucifixion ou peut-être même avant, Isha Nath usa de ses pouvoirs yogiques pour entrer en samâdhi* (4) ». Après sa mise au tombeau, il aurait été réveillé de son samâdhi (5) par son guru indien, Chetan Nath, venu miraculeusement en Israël par la voie des airs ! Il serait retourné en Inde avec lui et aurait vécu le reste de ses jours dans les Himalayas. Swami Ramatirtha soutient la même thèse dans *La Victoire de la Puissance spirituelle* : « *Les peuples de l'Inde possèdent une sorte de remède magique, appelé 'Malam-i-Isha' (Remède de Jésus). Ceux qui connaissent le secret de ce remède prétendent que celui-ci aurait servi à soigner les plaies de Jésus et qu'il traite miraculeusement toutes sortes de blessures* (6). » On songe à la plante miraculeuse ramenée du Ladakh par le roi-singe Hanuman pour sauver le héros Lakshmana.

Dans la région de Hérat, en Afghanistan, les membres d'une petite communauté, les disciples de Isa, fils de Maryam, prétendent eux-aussi avoir pour maître fondateur Isa de Nazara, le Cachemiri. Jésus aurait échappé à la crucifixion et se serait enfui en Inde où il avait vécu dans sa jeunesse. Ils considèrent leur livre sacré, les *Traditions du Masih* (l'Oint du Seigneur), comme le seul véritable évangile. Connue au Cachemire sous le nom de Yuz Asaf. Jésus leur aurait transmis les méthodes par lesquelles l'homme et la femme peuvent entrer dans le

3 Michel Angot, *L'Inde*, PUF, 2012, p. 222.

4 Swami Nirmalananda Giri, *The Christ of India*, Varaprasad 119.

5 Samâdhi : état d'absorption dans l'Absolu.

6 in Swami Abhedananda's *Journey into Kashmir and Tibet*, préface III.

Royaume (7).

Dans son ouvrage intitulé « *Vies des Saints* », Swami Sivananda Saraswati écrit de son côté : « *Jésus disparut à l'âge de treize ans et réapparut à trente et un ans. Durant toute cette période, il se rendit en Inde où il pratiqua le yoga... Jésus quitta Jérusalem et atteignit la terre de l'Inde en compagnie de marchands. Il visita Varanasi, Rajgriha et d'autres lieux saints en Inde. Il passa plusieurs années dans l'Hindoustan. Il mena la vie d'un moine hindou ou bouddhiste, une vie de renonciation et de compassion. Il fit siens les idéaux, préceptes et principes de l'hindouisme... A vrai dire, Jésus est un enfant de la Mère Inde. C'est pourquoi il y a tant de similitudes entre ses enseignements et ceux de l'hindouisme et du bouddhisme* (8) ».

Un apocryphe chrétien, les « *Actes de Thomas* », évoque le ministère de l'apôtre aux Indes : « *Par le sort et la répartition, l'Inde revint à l'apôtre Judas Thomas, et il ne voulait pas s'y rendre* » (1,1). Ce même texte fait plusieurs allusions à la présence de Jésus aux Indes où il se serait rendu en même temps que Thomas, à tel point que la présence de l'un ne se conçoit pas sans celle de l'autre. C'est Jésus qui surmonte les réticences de Thomas et qui le vend à Habban, envoyé du roi indien Goudnaphar. Le titre complet de l'un des manuscrits syriaques est d'ailleurs : « *Acte de l'apôtre Judas Thomas lorsque le Seigneur le vendit au marchand Habban pour qu'il aille instruire l'Inde* (9) ». C'est Jésus qui apparaît aux époux sous les traits de Thomas le soir de leurs noces et leur révèle le sens ésotérique de la chambre nuptiale : « *Souvenez-vous, mes enfants, que mon frère a parlé avec vous et sachez à qui il vous a confiés... et vous espérerez le moment de voir les noces véritables et d'en être les chantres, et vous serez comptés avec ceux qui entrent dans la chambre nuptiale* » (12, 1-2). Il apparaît encore à Thomas - peut-être en rêve - pour lui indiquer la direction à prendre : « *Thomas, lève-toi, sors à l'aube,...va sur la route de l'Est,... et je manifesterai ma gloire en toi. Car, à cause de ce pour quoi tu es sorti, beaucoup viendront à mon refuge et vivront* » (29, 2). Lorsque Magdonia se rend nuitamment à la prison où est détenu Judas Thomas, Jésus lui apparaît dans une grande lumière sous l'apparence de ce dernier : « *Tandis qu'elle allait, Judas la rencontra, qui venait vers elle. Elle le vit et eut peur, car elle pensait que c'était l'un des grands, à cause de l'abondante lumière qui le précédait* ». Avant de lui conférer l'initiation, Judas lui révèle : « *Contemple la lumière de ton Seigneur, qui ne laisse pas ses amis marcher dans les ténèbres* » (118-119).

Un manuscrit sanskrit enfin fait état d'un voyage du roi Shalivâhan dans les Himalayas et d'une rencontre de celui-ci avec Jésus au Ladakh. Voici ce que dit

7 O.M Burke, *De la Mecque ou Nouristan avec les derviches*, Courrier du livre, pp. 121-123.

8 *Life of Saints*, The divine life society, Shivanandanagar.

9 *Écrits apocryphes chrétiens*, La Pléiade, I, p. 1331.

le *Bhavishya Mahapurana* : « Arrivé au Ladakh, le grand roi vit un homme assis..., à la peau claire et aux vêtements blancs. Il lui parut de bon augure. Le roi demanda à l'étranger qui il était. Celui-ci répondit : 'On dit que je suis fils de Dieu (Isha Putram), que je suis né d'une vierge, (Kumarigarbhasanbhavam). Adonné à la vérité et à l'ascèse, j'ai prêché le dharma aux mécréants (mlecchas)... J'ai paru dans le pays des mécréants en tant qu'Isha Masiha (Jésus le Messie) et j'ai souffert entre leurs mains '. Je leur ai dit : 'Soyez purs mentalement et corporellement. Gardez en vous le Nom du Seigneur. Méditez sur Celui qui réside au centre de la lumière.' Au pays des mécréants, j'ai enseigné l'amour, la vérité et la pureté du cœur. J'ai incité les hommes à servir le Seigneur. Mais j'ai souffert entre les mains des pécheurs. En vérité, ô roi, le Seigneur est tout-puissant, qui réside au centre de la lumière. Dieu, aussi ferme que le soleil, unira finalement en lui-même l'âme de tous les êtres errants et l'image bienfaisante du Seigneur qui donne la félicité demeurera pour toujours dans le cœur... Et mon nom est connu comme Isha Masiha » (III, 17-32).

Ces versets qui sonnent d'étrange façon semblent une transcription de traditions de diverses origines. Il paraît toutefois possible de leur accorder un certain crédit dans la mesure où les rédacteurs de ce Purana n'avaient nul intérêt à y introduire un personnage n'ayant aucun rapport avec leur propre tradition. L'existence du roi Shalivâhân est par ailleurs aujourd'hui avérée. Il est permis de déduire d'un tel témoignage à la fois du respect inspiré en Inde par Jésus et de la persistance de traditions faisant état de contacts entre celui-ci et les sages indiennes. Il importe peu que ces contacts aient eu lieu pendant la jeunesse du Maître comme l'indique la chronique de Notovitch ou après sa crucifixion et sa résurrection supposée comme semble le suggérer le *Bhavishya Mahapurana* .

Dès sa publication, « *La Vie inconnue de Jésus-Christ* » a suscité d'intenses controverses et la plus vive hostilité. Notovitch a été traité de faussaire. Théologiens et historiens des religions se sont ingéniés à lui dénier toute crédibilité : « *Plusieurs spécialistes ont montré de façon convaincante que tout cela n'était qu'imagination pure et Albert Schweitzer a taxé l'histoire d'escroquerie éhontée et de falsification impudente*'. Cependant le débat fut rouvert en 1926, lorsque le professeur Roerich, de New York, annonça qu'il avait visité le même monastère et fait l'acquisition de certains manuscrits contenant le même récit ; l'histoire de Notovitch n'était donc pas dénuée de tout fondement – mais cela ne préjuge en rien de la valeur du document (10) ».

La chronique traduite par Notovitch ne prouve pas que Jésus ait vécu en Inde. On peut par contre parfaitement imaginer que des bouddhistes, émerveillés par

10 Roderic Dunkerley, *Le Christ*, p. 191.

la grandeur de Jésus et s'appuyant sur des traditions locales, aient pu écrire une vie bouddhisée de Jésus (de même que les chrétiens n'ont pas hésité à christianiser - et à béatifier - le Bouddha sous l'aspect du saint Josaphat de la Légende dorée). Les éléments d'information que nous livre ainsi la chronique bouddhiste n'en seraient pas moins précieux.

Il était facile aux spécialistes des religions de la fin du XIX^e de refuser tout crédit à « *La Vie de saint Issa* » en rabaisant le texte au rang de vulgaire faux. Outre l'in vraisemblance d'un voyage de Jésus en Inde, le récit n'est-il pas en contradiction totale avec la vérité historique telle qu'elle découle des canoniques qui par définition sont « *parole d'évangile* » ? Pourtant s'il apparaît que l'histoire rapportée par Notovitch n'est pas dénuée de tout fondement, pourquoi ne serions-nous pas aujourd'hui en droit d'inverser le point de vue et de nous interroger sur la validité même des textes dits de référence ? Autrement dit les évangiles officiels sont-ils vraiment la source fiable qu'ils ont toujours prétendu être ?

Les conclusions de l'exégèse moderne remettent en cause cette prétention. Si le christianisme se revendique de Jésus, Jésus ne se revendique pas du christianisme : « *...la vérité reste que la religion chrétienne n'est pas la religion qui emplissait tout l'être de Jésus, qu'il ne l'a ni devinée, ni voulue. C'est... l'enthousiasme qui a engendré le christianisme ; mais c'est l'enthousiasme des disciples : ce n'est pas celui de Jésus (11)* ».

A suivre

Yves

*

11 Charles Guignebert, *Jésus*, p. 564.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Ils sont venus au monde vides et en sont même à tenter de repartir vides

Réflexion de Christian

Le point essentiel de cette réplique de Jésus, dans le logion 28, est "*que nous sommes venus au monde vides*"; c'est ce fait qui est une des révélations majeures contenues dans l'*Évangile de Thomas*, c'est cette proposition qui me fait vibrer en lisant ces trois versets.

L'affirmation que les hommes sont aveugles et qu'ils vont rester ignorants jusqu'à leur dernier jour, a le mérite, si j'en avais encore besoin, de comprendre qu'on ne peut rien changer à leur sort et que toute tentative est inutile et même préjudiciable pour tout le monde, soit.

Mais je suis friand de ce qui me dit qui je suis réellement, je jubile à l'évocation des secrets de la Gnose, dont celui de ma véritable nature qui est vide. C'est comme si, après toutes ces années de digestion de ces paroles, désormais en les repassant devant mes yeux, ces clés, devenues vivantes, étaient surlignées en rouge, en fait elles gonflent mon cœur et je m'y arrête, laissant le reste s'évanouir.

Réponse de Michel

Jésus dit : « *ils sont venus au monde vides et en sont même à tenter de repartir vides* ».

Personnellement, j'ai toujours senti confusément qu'à la naissance, j'étais, comme tous les hommes, vide de tout mental et de tout ego. L' *Évangile selon Thomas* m'a donc conforté dans ce sentiment.

Par contre, que les hommes « en soient même à tenter de repartir vides » nous interroge. Je me rappelle très bien une réflexion, lors d'un séminaire, d'un membre fondateur de l'association, qui avouait que ce passage le laissait dans

l'expectative.

Pour moi, le secret que me révèle la Gnose, ce n'est pas tellement que « ma véritable nature est vide », c'est qu'en tuant mon ego (« le grand personnage ») et en ne me laissant pas séduire par les pièges du mental, je peux redevenir l'enfant que j'étais avant sept jours et qu'ainsi, lorsque j'arriverai au terme de ma vie corporelle, je n'aurai qu'à interroger cet enfant Vivant en moi, « au sujet du lieu de la Vie ».

Réponse de Christian

Concernant la fin des versets en question, Émile avait précisé en séance que, pour lui, le dernier "vide" dans "ils en sont même à tenter de repartir vides" signifiait "ignorant", c'est à dire qu'au terme de leurs vies, ils n'ont toujours rien compris à ces choses qu'il nous dit. Le premier "vide " est bien sûr celui de la vacuité Bouddhique qui est aussi plénitude, inconsciente chez le petit enfant et les "petits qui têtent", puis consciente chez celui qui le retrouve au terme de sa recherche.

Réponse d'Yves

Émile lui-même a évolué dans ses différentes traductions entre la première réalisée à partir des traductions françaises existant à l'époque (dite édition Philippe de Suarez qui n'a fait qu'apporter sa signature) et celle réalisée en collaboration avec Yves Haas et Pierre Bourgeois.

En s'en tenant à la dernière version d'Émile, deux interprétations sont possibles : Faut-il comprendre que les hommes parce qu'ils sont ivres repartent en étant au même point qu'au moment de leur naissance, donc sans avoir rien vu ni rien compris (i.e. dépourvus du Tout, vides de toute Plénitude, de toute gnose donc en manque, parce qu'ils n'ont pas trouvé ni même cherché le trésor que recèle les paroles de Jésus) ? Le terme « vide » semble ici plutôt en parallèle avec le terme « aveugle ». Parce que les hommes sont aveugles ils sont prêts à repartir comme ils sont arrivés, c'est-à-dire sans avoir trouvé l'interprétation des paroles de Jésus, sans avoir laissé la bonne terre vierge être fécondée par la graine de l'Esprit. Ils sont aveugles parce qu'ils sont ivres et leur vin est celui de l'ignorance. Ce n'est qu'en ayant soif du vin de la Gnose, en se dépouillant des constructions mentales comme le petit enfant de sept jours, que le fils de l'homme pourra laisser germer en soi la graine jetée par le semeur et donner un bon fruit vers le ciel, c'est-à-dire accéder au Royaume.

Ou faut-il comprendre qu'à cause de leur ivresse et des surimpositions du

mental, ils ne voient pas qu'ils viennent au monde vides et doivent repartir vides comme ils sont venus, leur ivresse leur occultant leur état de vacuité ? Donc sans réaliser que « *Dès l'origine aucune chose n'est* » (Hui Neng).

Il n'y a pas beaucoup de commentaires d'Émile sur ce passage précis. Je n'en ai même trouvé aucun dans les commentaires du logion 28 de l'édition de *l'Évangile de Thomas*, ou du *Procès de Jésus* ou encore du Cahier Métanoïa correspondant à ce logion.

La traduction dite de Philippe de Suarez (en réalité d'Émile) pourrait être comprise dans ce dernier sens :

*"Ils ne voient pas du tout
qu'ils sont venus vides dans le monde:
ils chercheraient bien à sortir vides du monde,
si ce n'est que maintenant ils sont ivres".*

Encore que le Swami Shraddhânanda Giri la comprenne dans le sens d'un manque (*Le monde... est vide. L'individu n'y trouve pas l'essentiel, la Plénitude qui est sa nature propre* - Les Deux Océans, p. 55)

Il se trouve que sur la base d'une traduction littérale (celle de Yves Haas), Émile a modifié cette première traduction pour écrire :

*« mon âme a souffert sur les enfants des hommes
parce que des aveugles ce sont dans leur cœur
et ils voient ne-pas
qu'ils sont venus au monde en étant vides,
et qu'ils cherchent même à venir hors du monde en étant vides »* (trad. Y. Haas)

*"mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur
et ne voient pas
qu'ils sont venus au monde vides
et en sont même à tenter de repartir vides.
Mais voilà, maintenant ils sont ivres."* (Trad. Émile)

Tout dépend certes du sens du terme vide dans ce passage précis, mais la traduction d'Émile donne le sentiment qu'il s'agit d'un état de manque

Le terme copte traduit par vide doit-il s'entendre dans le sens de "vacuité" au sens métaphysique ou de "manque"?

Dans « *L'Évangile voie de la connaissance* » (p. 92) Émile dit bien en parlant du logion 28 : *"Ainsi ma nature véritable est le vide; mais ce vide n'est pas lié à la*

naissance car je ne suis pas identifiable à ce parcours existentiel de la personne: Heureux celui qui était déjà avant d'exister (log19) ».

Si le vide véritable n'est pas lié à ma naissance et est donc antérieur à celle-ci, je ne puis en aucun cas repartir avec ce vide que je ne possède pas en cette existence.

L'homme vient vide et de toutes façons repart vide: est-ce de ne pas voir cela qui fait l'aveuglement, l'ivresse du psychique?

Le psychique est né et prisonnier de cette naissance : il porte un masque auquel il s'identifie et ne peut le laisser tomber tant il craint de se démasquer. Le gnostique est non-né : lui seul peut dévoiler son visage d'avant sa naissance.

En tout cas, il y a de quoi creuser encore ce logion.

Réponse de Louis Marie

Creusons donc ! et pourquoi pas à côté du nœud tant il est préjudiciable d'être partagé. La traduction peut s'avérer délicate sur un détail (!) mais c'est par tout l'évangile que nous pouvons saisir combien le langage de Jésus est viril et combien le Royaume ne nous est pas donné.

Employé pour vacuité le terme n'aurait pas d'autre occurrence dans l'évangile, il n'est employé que dans cette histoire de cruche < finalement > vide (log 97) où le royaume est comparé à la femme et sa démarche de dessaisissement.

Il nous faut manger ce qui est mort, nous ne pouvons pas faire l'économie de l'épreuve. Le Royaume est le fruit d'un combat, l'épée à la main, la récolte d'un homme averti faucille à la main, la revanche d'une croix portée. Nulle vacuité donnée en fait, c'est à l'homme qui a vécu que l'enfant de sept jours vibrant d'amour répond. Le désert est porté pour être rempli de lumière. Non pas le vide mais le feu sur le monde ; la fin et le commencement ne sont pas vides mais seulement confondus. Non pas le vide mais la Lumière, le Tout, le repos, des modèles qui ne meurent ni ne se manifestent, une richesse dans une pauvreté, un mouvement et un repos.

L'expression « ils sont venus au monde vides » exerce sur nous une fascination, corrélé à la manifestation dans la chair nous lui donnons le sens de vacuité mais vides ainsi nous ne venons pas au monde nous ne sommes pas du monde, et la conjugaison de deux sens au terme vide sonne mal aujourd'hui,

vraisemblablement dans la bouche de Jésus vide n'a pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui, peut-être transcendé par la découverte du vide cosmique, ou par l'écho d'autres traditions, par le néant de maître Eckart. Au moins sommes-nous d'accord pour résumer notre connaissance en un vide plein adoubé par lui-même.

Nous ne coupons pas des cheveux en quatre, il est naturel de vouloir saisir au plus près l'intention du génie de Jésus et le jeu divin, la cosmologie qu'il induit: la place du monde et de l'initiation, le rôle des quatre grands de Lao Tseu: le Tao, le ciel, la terre et l'homme.

*

Quand vous ferez le deux Une pierre de taille !

" L'analogie en sa figuration L'altère", la figuration par analogie éclaire Son jeu. La vie ordinaire fournit les images qui animent les symboles d'un message Maternel sur l'unité paradoxale. L'image des petits qui têtent, par exemple, induit l'invitation à une autre Tétée. Les images de disciples, du mâle, de la femelle, de l'œil peuvent également être considérées symboliquement.

Jésus vit des petits qui tétaiement, symbole d'abandon et d'innocence entre des bras maternel, deux images en une.

Des petits comme il l'entend, sans mental, dans l'unité du vivant où le dehors et le dedans ne sont pas séparés, ils les découvriront en faisant la liaison entre la vision de leurs mains et la sensation de leurs mains, de même pour leurs pieds qui leurs donneront leur autonomie. Ils apprendront plus tard le haut et le bas, le grand le petit, etc, etc. Pour eux pas même l'idée d'une créature encore moins d'un créateur.

Et une autre: celle de la tétée qui peut s'appliquer pour la Mère véritable: elle offre la méditation pour se débarrasser de deux encombrants, mais cette méditation est maîtrise d'une douce intransigeance, absolue et/mais sans rejet ; faire le deux un c'est ne reconnaître que le un, dans la durée.

Que pouvait-on entendre à l'époque de Jésus par mâle et femelle ? Une époque où Ève est issue d'un côté d'Adam. Le mâle n'est-il pas celui qui donne l'impulsion du vivant, la femelle concrétisant. Les archétypes structurent les mentalités et les langues. Il est surprenant, au logion 114, de voir le mot mâle apparenté à vivant. Le schéma mâle et femelle pourrait renvoyer aux symboles de ce qui engendre et de ce qui est engendré, intuitivement ils symbolisent aussi celui (ce) qui saisit et ce qui est saisi, par extension ce qui perçoit et ce qui est perçu, etc.

Ce registre offre un sens profond et une unité au logion : <afin de> faire le mâle et la femelle en un seul, cela peut s'entendre: vous ferez aussi, dans cet Instant, celui qui saisit et ce qui est saisi en un seul, ce qui engendre et ce qui est engendré en un seul , ce qui perçoit et ce qui est perçu en un seul, pour que ce qui engendre ne s'engendre pas, pour que ce qui perçoit ne se fasse pas percevant (créateur) et ce qui est perçu ne se fasse pas perçu, séparé.

Faire des yeux (vus) à l'endroit d'un œil (percevant), c'est faire (voir) la vision et les yeux d'un même bois. Une main à l'endroit d'une main, un pied à l'endroit d'un pied, c'est l'image innocente ("*je suis ce corps, ce corps n'est pas moi*" Jacques), ni engendrée ni séparée, images animées à l'endroit où elles s'animent. L'Étranger ainsi apaisant / apaisé.

Le chapitre 1 du Tao te King traite la même énigme : "*Le Tao qu'on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même*", "*Par le non-être, saisissons son secret; par l'être, abordons son accès* », "*Non-être et être sortant d'un fond unique, ne se différencient que par leurs noms. Ce fond unique s'appelle Obscurité.* »

Louis-Marie

*

L'AMOUR-LUMIERE

M'éclairant de ma propre lumière, brûlant du feu qu'elle irradie, je ne peux me priver de dire comment je me vis, comment je vois, je connais, j'aime.

Je vois mon œuvre dans toute la manifestation. Je la connais même si les hommes ne reconnaissent seulement en elle que ce qu'ils choisissent pour me flatter ou me blâmer. Je l'aime comme une mère aime son enfant. Je l'aime sans me soucier des critères des hommes. Je l'aime dans ce qu'ils qualifient d'infâme, je l'aime dans les fêtes où ils me célèbrent.

Je n'apprécie pas mon œuvre par les images que donnent de moi-même ceux qui interprètent leurs perceptions mais pour l'occasion qu'elle m'apporte de me révéler à moi-même grâce à mes initiés. Par leur entremise je me vois lumière, je me reconnais dans ma splendeur originelle à la fois l'Un et le Tout et je m'aime dans mon unicité et ma multiplicité. C'est en tant qu'unique et tout-puissant que je n'excepte rien de ce que le monde voudrait exclure de mon jeu.

Les voix de mes initiés sont diverses mais le son originel du verbe est unique. Elles s'harmonisent et se répondent. Émanant de la source, toutes me chantent, toutes disent ma vision, ma connaissance, mon amour. Multiples, elles expriment l'unique. Je leur signifie que je ne me reconnais en elles que si je peux lancer le cri de jubilation : c'est moi.

Que seul le véritable échange survienne dans la connaissance et l'amour que je me porte à moi-même et cela au sein de ma prodigieuse diversité, voilà bien la merveille des merveilles.

Émile Gillabert

7-12-91

CONTE

MA'RUF ROI

(suite)

Le soir, au cours du repas, le vizir s'installe auprès de Ma'Ruf. Il remplit les verres de vin, chaque fois que Ma'Ruf a bu un tant soit peu, il remplit à nouveau le verre. Le vin rend gai et délie les langues. Ma'Ruf devient de plus en plus bavard. Le vizir félicite Ma'Ruf : *« Tu sais que j'avais peine à croire à l'existence de ta caravane, Ma'Ruf. Mais il n'y a pas de doute, tes marchandises ne sont pas pure illusion. Ton trésor est considérable, au-delà de ce que je pouvais imaginer. Tu es plus puissant que le roi. Tu as même le pouvoir de rappeler ce qui a disparu. C'est un pouvoir extraordinaire qui me dépasse. Comment peut-on faire une chose pareille ? Là-dessus si tu permets, j'ai un doute ! »*

Ma'Ruf se met à rire : *« J'ai découvert le sésame. Je le porte sur moi. Il est même sous ton nez. Allez, cherche ! Qu'est-ce que ça peut être ? »*

Le vizir détaille Ma'Ruf : *« Je ne vois rien de particulier ! »*

Ma'Ruf tend sa main qui porte la bague. *« Ici, le pouvoir est dans cet anneau. Il suffit que je frotte la cornaline et tout m'est donné. Étonnant hein ! »*

Et tout en riant, il sort la bague de son doigt et la montre au vizir. Le vizir s'en empare, frotte la cornaline. Une voix résonne dans la nuit. Un génie apparaît. Tout le monde reste suspendu dans sa parole ou son geste.

« Maître de l'anneau, je suis ton esclave, parle ! j'écoute et j'obéis ! »

Le vizir met la bague à son doigt et dit : *« Emporte Ma'Ruf et le roi au fond du désert, le plus loin possible, ah, ah, ah, le désert aura raison d'eux ! »* Le vizir se lève. Il brandit la bague à son doigt. *« J'ai le pouvoir de l'anneau, le roi désormais, c'est moi ! La Princesse est ma femme. Quiconque y voit un inconvénient ira offrir en plein désert ses chairs desséchées aux charognards. »*

Le silence s'installe. Chacun retourne à ses pénates et le vizir suit la Princesse. Il pénètre derrière le voile et sur le lit, il enlace la princesse, cherche à ôter ses voiles. La Princesse le repousse : *« A toi, je veux bien me montrer nue. Mais nous ne sommes pas seuls. »*

« Comment nous ne sommes pas seuls ! »

« *Il y a lui, là, dans l'anneau !* » Le vizir regarde l'anneau, la Princesse. Il retire la bague et la glisse sous l'oreiller. Adroitement, il enlace la Princesse en l'éloignant. Mais plus adroitement encore, la princesse sait étourdir le Vizir en répondant à ses désirs, parvient à glisser une main sous l'oreiller, saisit la bague, la frotte. La voix tonnante sonne. Le vizir reste saisi. « *Maître de l'anneau, je suis ton esclave, parle ! j'écoute et j'obéis !* » « *Enferme cet homme au cachot et enchaîne le bien ! Et fais revenir Ma'Ruf et mon père !* »

Sitôt de retour, le roi au Diwan, proclame Ma'Ruf, Roi.

La Princesse retrouve Ma'Ruf, elle lui montre l'anneau. « *Ta vigilance sera sans faille, avec toi, elle est en bonne main. Garde-la !* »

Ma'Ruf et la Princesse retrouvent leurs nuits délicieuses. Un enfant naît quelques mois plus tard.

Un matin, dans le lit, encore somnolent, Ma'Ruf cherche sa reine, il tend les bras pour l'enlacer et il entend : « *Au travail, vaurien, paresseux, incapable, tu as assez dormi !* »

« *Fattoumah ! Comment m'as-tu retrouvé, qu'est-ce que tu fais là !* » Ma'Ruf court dans les allées du palais. « *Vite, vite l'anneau ! Ma Reine où es-tu ? Au secours ! l'anneau !* »

La Reine frotte l'anneau, la voix tonne, le génie apparaît. Fattoumah qui courait derrière reste saisie.

« *Enchaîne cette femme au plus grand arbre du jardin et fais-la taire !* » Rendue muette, Fattoumah continuait de gesticuler, de manifester dans son corps son ressentiment et sa douleur.

Ses gesticulations ont cessé d'attirer le regard de Ma'Ruf. A côté de sa Reine, il s'est consacré à son fils, à le faire grandir. Et un jour, Fattoumah s'est apaisée. Ma'Ruf l'avait oubliée. Elle est partie, elle n'est jamais revenue.

D'histoire en histoire, le roi Schahriar avait apaisé sa colère.

MALOU

L'EMPEREUR, LE BARDE ET LE CHANT DE LA PLUIE

Considéré comme l'un des neuf joyaux de la cour impériale, Tansen (1506-1589), favori de l'empereur moghol Akbar le Grand, est sans conteste l'un des plus célèbres musiciens de l'Inde. L'historien Abul al-Fazl ibn Mubarak, prétend même qu'« *il n'a pas existé en Inde depuis plus de mille ans un musicien qui soit son égal* » (*Ain i Akbari*). Tant d'histoires courent à son sujet qu'il est devenu un personnage légendaire. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches.

Tansen serait le fils d'un couple de brahmanes du village de Behera, à sept milles de Gwalior. Leur union étant restée stérile, ses parents sollicitèrent l'intercession d'un saint musulman, Muhammad Ghosh, qui accepta à la condition que leur fils devienne son disciple. Dès sa plus tendre enfance, l'enfant d'abord nommé Ramatannu ou Tannu était capable d'imiter tous les sons. Alors qu'il passait près de la maison de l'enfant, Haridasa Swami, l'un des plus grands maîtres de musique de l'époque, surpris d'entendre le rugissement d'un lion, entra dans le jardin et découvrit avec stupeur l'enfant. Il demanda aux parents de le lui confier pour en faire un grand musicien. Ces derniers acceptèrent.

L'enfant devait s'avérer un élève hors du commun. Quelques années plus tard, devenu un chanteur de renom, Ramatannu fut surnommé Tana-Sena (« *maître des mélodies* ») par le Maharaja de Gwalior. C'est à ce moment que le saint musulman Muhammad Ghosh le réclama et le convertit à l'Islam. Le jeune Tansen entra au service du Maharadja de Rewa. Ayant entendu parler de son talent, Akbar le Grand le réclama à sa cour mais dut payer le prix de son poids en or pour obtenir l'accord du Maharadja. Tansen resta à la cour de l'empereur jusqu'à sa mort en 1595. Sa tombe à Gwalior est devenue un lieu de pèlerinage. Toujours populaires, les râgas créés par lui sont classés comme les plus belles œuvres de la musique indienne.

Alors qu'à la cour de Delhi, Tansen ne chantait que des chants profanes, il fut un jour invité à faire une démonstration de son art pour Goswami-Maharaj, un

célèbre religieux de Mathura. Après le concert, Goswami le récompensa en lui offrant mille pièces d'or et un petit coquillage servant alors d'unité monétaire. Tansen s'en étonna et Goswami lui dit alors : « *Ta technique vaut de l'or, les paroles de ton chant pas plus que ce coquillage* ». Par la suite Tansen, ayant compris la leçon, composa également d'admirables chants mystiques.

On raconte qu'un jour l'empereur demanda à Tansen s'il existait un autre musicien capable de chanter comme lui. Tansen lui répondit que le maître qui lui avait enseigné son art lui était supérieur. Comme Haridasa Swami ne se déplaçait pas, l'empereur dut se déguiser et se rendre en personne à l'ermitage du maître sur les bords de la rivière sacrée Yamuna. Le vieux musicien ayant refusé de faire une démonstration de son art, Tansen entama alors un rîga en faisant intentionnellement quelques erreurs. Le maître le reprit aussitôt et se mit à chanter d'une si merveilleuse façon que l'empereur fut pris d'un ravissement. Sur le chemin du retour, l'empereur, bouleversé par la sublime beauté du chant, demanda à Tansen : « *Pourquoi ne chantes-tu pas aussi bien que ton maître ? Comment se fait-il que les mêmes mélodies, chantées par toi, ne m'émeuvent pas à ce point ? Haridasas ne t'a-t-il pas transmis tous les secrets de son art ?* » Tansen répondit : « *Ce n'est pas une question d'art, Sire, mais d'offrande.* » « *Comment cela d'offrande ?* » « *Voyez-vous, sire, mon maître a le privilège d'offrir son chant au Seigneur. Son disciple n'offre le sien qu'à l'empereur des Indes.* »

Tant de proximité avec l'empereur devait susciter bien des jalousies parmi les courtisans. Un jour, l'un de ces envieux sollicita l'empereur de prier Tansen de chanter le Rîga Dipak ou Rîga des Lumières. Tansen ne pouvait refuser. Or les effets de ce rîga sont tels qu'ils peuvent provoquer une chaleur extrême dans le corps et l'âme de celui qui l'exécute. Tansen entama son chant avec tant d'ardeur que le résultat ne se fit pas attendre. Brusquement toutes les lumières du palais s'allumèrent. Les spectateurs sentirent la chaleur monter. Tansen, transporté par la beauté de son propre chant, fut pris d'une violente fièvre.

Consterné, Akbar fit appeler tous les guérisseurs et médecins de son empire. Aucun ne put soulager le mal de Tansen. Ce dernier finit par révéler qu'il n'existait qu'un seul remède : qu'il puisse entendre chanter le Rîga Malhâr ou Rîga de la Pluie.

Tansen partit donc en quête de quelqu'un capable de chanter ce rîga à son intention. Son voyage le conduisit à Vadnagar où il rencontra deux jeunes filles. Il s'agissait de deux sœurs, Tana et Riri, qui étaient venues puiser de l'eau fraîche à la rivière. Tansen fut ému de les entendre chanter avec grâce quelques passages du rîga en question. Tansen leur demanda un peu d'eau pour apaiser sa soif ce qu'elles acceptèrent volontiers. Touché par leur hospitalité, Tansen les implora de chanter pour lui le Rîga Malhâr. Elles s'exécutèrent aussitôt. A peine

les premières notes s'étaient-elles élevées dans les airs que les effets de la musique commencèrent à se faire sentir. Quelques gouttes se mirent à tomber puis, au fil de la mélodie, une véritable averse. La terre et tous les êtres sentirent un extrême soulagement et à la fin du chant, Tansen était totalement guéri.

Après avoir remercié les deux sœurs, Tansen retourna à la cour impériale. Le voyant rétabli, Akbar lui demanda de ses nouvelles. Ayant appris l'existence des deux sœurs à la voix miraculeuse, il voulut aussitôt les faire venir à cour afin de les entendre lui-aussi chanter.

Tana et Riri déclinèrent poliment l'offre d'Akbar au motif qu'elles ne chantaient que pour Dieu et jamais pour un roi ou un empereur.

Furieux de se voir opposer un refus, Akbar envoya son armée envahir Vadnagar et enlever par la force Tana et Riri. Tout le pays fut ravagé par les troupes impériales. Devant un tel désastre, les deux sœurs, désespérées, préférèrent se jeter dans un puits.

Et depuis le suicide de Tana et Riri, le Râga Malhâr est perdu pour toujours.

Yves

*

ZAHRA (conte persan)

(Zarah l'Orgueilleuse, Hamadi, « Récits des hommes libres ». Henri Gougaud)

Le spectacle du monde n'est d'autre qu'une grande illusion, que le jeu du multiple qui se multiplie de lui-même par lui-même. Regardez ces fils des hommes qui se pavanent en faisant étalage de leur apparence : « *Là sont vos rois et vos grands ; ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité* » (log. 78). Ceux qui s'identifient à leur avoir, à leur possessions, à leur ego dominateur, ceux qui se prennent pour un grand personnage, ceux-là ne sont pas dignes de trouver le trésor caché, ceux-là ne sont pas dignes d'épouser la princesse. Ôtez vos vêtements et soyez comme les petits enfants. Seul celui qui s'est dépouillé de tout, qui est pauvre en esprit, vierge de mental, peut trouver la Vie : « *Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de Celui qui est vivant...* » (log. 37).

Dans la chambre nuptiale, ne peut entrer que celui qui est nu car lui-seul peut être un en l'Un. Seul le *monakhos* qui a fait le deux un et s'est unifié en lui-même peut connaître les joies de l'amour de soi-même avec soi-même : « *Il y en a beaucoup qui se tiennent près de la porte, mais ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage* » (log. 75). Il n'est pas de mariage là où il subsiste deux. Si je vois deux c'est que je suis encore dans l'occultation. La fontaine de jouvence dont parlent tant de mythes, c'est la source où s'abolit toute trace de dualité, tout autre que soi : « *... tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée* » (log. 13). La multiplicité est exclusive de l'Amour : « *Étroit est le sentier de l'Amour, on ne peut y cheminer à deux* », dit Kabîr. Seul celui qui se reconnaît soi-même comme dans un miroir est digne de la chambre nuptiale.

« *Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit* » dit Salomé à Jésus au logion 61. Les mystères de l'amour font les délices de tous les contes et légendes. Mais il n'est plus grand mystère que celui de l'Amour de l'Un pour lui-même. Seul l'Un peut se dédoubler pour se réunir avec lui-même. A la question : « *Qui est là ?* », il n'est d'autre réponse que : « *Toi-même !* » Il ne peut y avoir d'union que s'il n'y a qu'un seul, sans autre identité que celle du Soi : « *Quand vous ferez le deux Un... afin de faire le mâle et la femelle en un seul... alors vous irez dans le royaume* » (log. 22).

Telle est la morale que délivre ce joli conte persan que nous propose aujourd'hui Malou.

*

Il était une fois dans un pays d'Orient, un roi sage d'entre les sages. Sur ses vieux jours, il se réjouit d'avoir une fille, Zahra. Elle était son joyau inestimable. Chaque jour Zarah gagnait en beauté, en intelligence, en sagesse. Elle était la grâce, la beauté incarnée. Tous ceux qui l'approchaient tombaient en amour, la demandaient en mariage. Son père, un matin, ayant fait le choix de son époux, l'annonce à sa fille. Elle lui répond :

« Celui qui sera mon mari n'a pas encore croisé mon chemin. Le jour où je le verrai, je le reconnaîtrai. »

Zahra s'est enveloppée dans son grand manteau de laine bleu et elle est sortie du palais.

Elle a traversé la ville. Elle a marché, marché, marché. Et elle est arrivée dans un endroit tranquille où poussaient encore quelques arbres, des herbes folles entre les pierres sur la terre sèche. Elle a ramassé des pierres, des branches. Avec les pierres, elle a construit les murs de sa maison. Avec les branches, elle a fait le toit et la porte. Elle est entrée, a refermé la porte, s'est enveloppée dans son manteau de laine bleu et elle a attendu.

Les hommes jeunes ou vieux, ont mis leurs plus beaux habits, harnachés leurs chevaux et se sont présentés à la porte de Zahra.

Le premier qui est arrivé a frappé :

« Qui est là ? »

« C'est moi, Mohamed, je possède des mines d'or et d'argent, viens avec moi, tu seras heureuse ! »

« Non, toi et moi ne pouvons vivre ensemble. Rentre chez toi ! »

Et Zahra a pris une aiguillée de fil d'or et elle a brodé sur un pan de son manteau bleu, le prénom du jeune homme.

Un deuxième est arrivé, il a frappé à la porte.

« Qui est là ? »

« C'est moi, Hakim, je suis roi dans mon pays, viens avec moi, tu seras heureuse ! »

« Non Hakim, toi et moi ne pouvons vivre ensemble. Rentre chez toi ! »

Et d'une aiguillée de fil d'or, Zahra a brodé sur un pan de son manteau bleu, le prénom du jeune homme.

Un troisième est arrivé, il a frappé à la porte.

« Qui est là ? »

« C'est moi, Hakan, je suis un conseiller de ton père, viens avec moi, tu seras heureuse ! »

« Non, Hakan, toi et moi, ne pouvons vivre ensemble. Rentre chez toi ! » »

Et d'une aiguillée de fil d'or, Zahra a brodé sur un pan de son manteau bleu, le prénom du jeune homme.

Ils sont venus nombreux frapper à la porte de Zarah. Chacun disait, c'est moi, c'est moi, je suis ... viens avec moi !

Toujours, elle répondait : « Toi et moi ne pouvons vivre ensemble ! »

Chaque fois elle brodait le prénom du jeune homme sur son manteau bleu.

Les années ont passé. Un soir, un homme est venu, pieds nus, simplement vêtu.

Moktar était son nom. Il venait de loin. Il avait choisi de quitter le monde des hommes. Il était parti seul sur les chemins où ses pas le portaient. Il s'est approché lentement de la maison. Il a frappé doucement à la porte. Il a approché son oreille.

« Qui est là ? »

« C'est toi ! »

La porte s'est ouverte. Moktar a vu une femme, vieille, toute ridée, assise sur le sol, enveloppée d'un grand manteau de laine bleu tout brodé d'or. Il s'est approché, a mis la main sur son épaule. Un bout de fil doré dépassait, il a tiré. Un prénom s'est effacé et une colombe s'est envolée. Il a tiré encore. Un autre prénom s'est effacé et une colombe s'est envolée. Puis un troisième nom s'est effacé et une troisième colombe s'est envolée.

À chaque prénom qui s'effaçait, une colombe s'envolait. Le ciel bleu de la nuit était devenu blanc.

À chaque prénom qui s'effaçait, à chaque colombe qui s'envolait, une ride disparaissait du visage de Zahra.

Quand le manteau est redevenu bleu, Zahra avait retrouvé sa jeunesse.

Le jeune homme a pris la main de Zahra. Et ensemble, ils sont partis sur les routes du monde...

*

« Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui » (log. 111)

*

**« Entre toi et moi, un moi est de trop :
Que la séparation cesse et que le Toi ravisse le moi ! »
(Hallaj, Poèmes mystiques, 44)**

*

BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE LAHORE ENTRE LE PRINCE IMPERIAL DÂRÂ SHIKÛH ET L'ASCETE HINDOU BABA LA'L DAS

Muhammad Dârâ Shikûh ben Shâhjahân Pâdishâh naît le 29 safar 1024 de l'hégire soit le 20 mars 1615. Il est l'aîné des fils de l'empereur moghol Shâh Jahân et de son épouse Mumtâz Mahal, restée célèbre pour la splendeur du mausolée édifié pour elle par son impérial époux et au sein duquel tous deux sont aujourd'hui ensevelis : le Tâj-Mahal. Influencé par la philosophie du « *Insân al-Kâmil* » (« L'Homme Parfait ») dont il se considère comme une manifestation et celle du « *Tarjumân al-Ashwâq* » (« L'interprète des désirs ») qui lui fait voir dans son épouse Mumtâz une manifestation du Divin Féminin, Shâh Jahân veut concilier dans la pierre l'amour divin et l'amour humain par la construction du Tâj Mahal, réplique du Trône d'Allah tel qu'il est décrit dans les *Futuhât al-Makkiyya* d'Ibn Arabî. Véritable poème de marbre blanc incrusté de pierres semi-précieuses et de décors raffinés, le Tâj-Mahal, qui se reflète dans les eaux de la Yamunâ et change d'aspect au fil des jours et des nuits, est une magnifique synthèse des traditions architecturales de la Perse islamique et des diverses régions de l'Inde.

Surnommé « *la première rose de la roseraie royale* », Dârâ Shikûh (ou Shokûh selon les transcriptions i.e. « *Celui qui a la pompe de Darius* »), reçoit l'éducation type d'un prince de son rang. Selon la tradition, son père lui aurait choisi comme tuteur spirituel, le grand maître soufi Sarmad Shahîd Kashâi, juif d'origine iranienne, converti à l'Islam et disciple avoué de Mansûr Hallâj, martyrisé à Bagdad en 922 pour avoir proféré : « *Anâ 'l-Haqq !* » (« Je suis la Vérité »). La présence à la cour des grands Moghols de maîtres soufis se revendiquant de la lignée hallagienne remonte d'ailleurs aux empereurs Akbar le Grand et Jahângîr, arrière-grand père et grand-père de Dârâ, qui se revendiquent de l'enseignement soufi du « *Sulh-i Kul* » (« Paix universelle »). Akbar le Grand aurait même envisagé d'instaurer une nouvelle religion d'état réconciliant l'Hindouisme et l'Islam : «... *le prince Dârâ Shikûh, dont le syncrétisme est encore plus accentué, loue nommément Hallâj, et, lorsque son*

ami le poète et philosophe Sermèd Qâshânî est exécuté à Delhi pour impiété en 1071/1660, il va au martyre en disciple avoué de Mansûr Hallâj » (Louis Massignon, *La Passion de Hallâj*, II, p. 289).

Très tôt, Dârâ recherche la compagnie des sages tant soufis qu'hindous. Il étudie le Coran et les hadiths, sans pour autant admettre les commentaires intégristes de l'école exotérique. Grâce à Sarmad, il a en effet accès aux enseignements de la Bhagavad-Gîtâ et des Upanishads. Outre le persan, il maîtrise le hindi, l'arabe et vraisemblablement le sanskrit, ce qui lui permet d'entreprendre la traduction des Upanishads. Initié au sein de l'ordre des Qâdirî, Dârâ pratique la rétention du souffle et l'invocation du Nom d'Allah. A l'âge de 25 ans, il a en rêve la révélation qu'Allah lui accordera ce qu'aucun autre souverain n'a obtenu sur terre : « *En me réveillant, je me suis dit qu'un tel bonheur ne peut être que la Gnose* ». Selon une autre tradition, c'est Sarmad qui lui aurait révélé qu'il deviendrait un vrai roi – le Roi des Cieux.

Passionné par la métaphysique comparée, il étudie les livres sacrés des grandes traditions religieuses et voit partout la même doctrine de l'unité. Sa soif de connaissance trouve à s'étancher dans les écrits sacrés de l'Inde qu'il met en parallèle avec les enseignements soufis. Pour Dârâ, derrière la multiplicité des formes qu'elle peut revêtir, il n'y a qu'une seule Vérité universelle qu'il identifie aussi bien dans l'étude de la gnose islamique que dans le Védanta de l'Inde. Sa réputation de tolérance et d'universalité est telle qu'un visiteur français, F. Bernier, dit de lui : « *Quoi qu'il fût Mahométan, ... il était gentil avec les Gentils et chrétien avec les Chrétiens. Il avait toujours auprès de lui de ces pandits où docteurs gentils, à qui il donnait des pensions très considérables, et qui l'avaient, à ce qu'on dit, imbu d'opinions contraires à la religion du pays...* » (*Voyages de François Bernier...*, p. 8).

Arrière-petit fils d'Akbar le Grand, Dârâ Shikûh rêve comme lui d'une réconciliation de tous les hommes à travers l'unité transcendante des religions : « *L'empereur Akbar (1556-1605) voulut réconcilier les deux religions et en vint même à fonder une 'Ibâdat Khânah (Maison d'adoration) au sein de laquelle les représentants de toutes les religions de l'Inde, notamment de l'Hindouisme et de l'Islam, étaient invités à prendre part à des débats religieux. Le prince Dârâ Shikûh, auteur du Majma' Al-Bahrayn (Le Confluent des Deux Océans), dont le titre indique clairement les intentions, tenta de réconcilier Hindous et Musulmans. Fût-il parvenu à monter sur le trône de l'Inde, toute l'histoire du sous-continent indien en aurait été changée et les conséquences différentes de ce que à quoi nous assistons encore aujourd'hui. Il n'y a pas de doute que ces personnalités de la dynastie royale – Akbar le Grand et Dârâ – furent le produit de ce courant que Kabîr avait mis en marche peu de temps avant eux* » (M. Hedayetullah, *Kabîr*, p. 291).

La fin de Dârâ est tragique. Bien qu'héritier légitime du trône, il se heurte aux ambitions de ses frères et notamment d'Aurangzeb qui s'empare du pouvoir et détrône son propre père. Le sort des armes n'est pas plus favorable à Dârâ qui, vaincu, doit se réfugier jusqu'en Afghanistan où il est trahi et livré par un noble afghan dont il avait pourtant sauvé la vie.

A son frère qui implore sa grâce, Aurangzeb aurait répliqué en citant la réponse d'Allah à Satan : « *Tu n'es qu'un orgueilleux, et tu fais partie de ceux qui ne croient pas* » (Coran II, 34). Dârâ est exposé dans les rues de Delhi, monté sur un vieil éléphant, son petit-fils à ses côtés. Le médecin français François Bernier rapporte que, lors du supplice de Dârâ le peuple en pleurs se lamente comme si une calamité s'est abattue sur l'Inde : « *Véritablement toutes les terrasses et toutes les boutiques rompaient de monde, qui pleurait à chaudes larmes, et l'on n'entendait que cris et lamentations, qu'injures et malédictions... En un mot, hommes et femmes, grands et petits (comme les Indiens ont le cœur fort tendre), fondaient en larmes et témoignaient grande compassion...* » (Voyages de François Bernier..., p. 140-141).

Jugé par les ulamâ et les câdîs musulmans, Dârâ est accusé d'apostasie et condamné à mort pour hérésie. La sentence est dictée par des raisons autant politiques que religieuses : « *Il était devenu manifeste que, si Dârâ Shikûh avait obtenu le trône et établi son règne, les fondations de la foi auraient été en danger, et les préceptes de l'Islam changés pour ceux de l'infidélité et du judaïsme* » (Muhammad Kâsim, *History of India*, VII, Aligâr, 1952, 179). Décapité le 10 septembre 1659, Dârâ est enterré à Delhi dans un coin de la tombe de son ancêtre Houmayoun. Un mystère entoure ses dernières paroles. Avant de mourir il aurait en effet déclaré en prison : « *Mohammad m'a tué et Jésus m'a donné la Vie* ».

Il est certain que la défaite de Dârâ et la victoire d'Aurangzeb, souvent décrit comme l'un des tyrans les plus cruels de l'Inde, creuse encore plus le fossé qui sépare Hindous et Musulmans... Le passage d'Aurangzeb sur le trône de l'empire des Indes laisse le souvenir du règne de l'intolérance et de l'intégrisme. Aurangzeb, dès sa prise de pouvoir, va rétablir une stricte orthodoxie de l'Islam et des mœurs tout en initiant une longue série de persécutions contre les Hindous et tous ceux qui sont taxés d'hérésie.

Si l'on en croit l'inscription gravée sur sa tombe, l'exécution de Dârâ précède ainsi celle de Sarmad de quelques mois. Les mollahs parviennent à persuader - sans mal, il est vrai -, Aurangzeb que Sarmad représente un danger pour son trône, tant à cause de sa popularité que de son amitié avec Dârâ. Ils l'accusent notamment de se promener nu dans les rues de Delhi et d'autre part d'avoir

promis la royauté à Dârâ.

Selon la légende, Aurangzeb aurait convoqué Sarmad. Sur le premier chef d'accusation, Sarmad aurait répondu à l'empereur :

*« Celui qui t'a conféré la couronne de la royauté
M'a conféré à moi la folie de l'Amour.
Il t'a offert un vêtement royal pour cacher tes péchés,
Mais m'a laissé moi qui suis sans faute aller tout nu. »*

Réponse qui n'est pas sans évoquer le logion 78 de l'Évangile selon Thomas :

*« Là sont vos rois et vos grands ;
ceux-là ont sur eux des vêtements délicats,
et ils ne pourront connaître la vérité. »*

Ou encore le chapitre LIII du Tao-Tö-King :

*« Se vêtir de robes brodées et multicolores...
tout cela s'appelle vol et mensonge
et ne relève pas du Tao. »*

Sur le second chef d'accusation, Sarmad se serait justifié en expliquant à l'empereur que c'est au Royaume des cieux qu'il avait fait allusion et non au royaume de ce monde. Aurangzeb paraissant insensible à ce type d'argument, Sarmad lui aurait demandé de fermer les yeux et de s'interroger en lui-même. Aurangzeb aurait alors eu une vision de Dârâ régnant sur le Royaume des cieux, lui-même, réduit au rang d'un simple mendiant, étant contraint d'implorer le pardon de son frère. Cette révélation aurait provoqué la colère d'Aurangzeb et scellé de sort de Sarmad.

Dans sa courte existence et malgré les devoirs de sa charge, Dârâ a trouvé le temps de se consacrer à la publication d'une œuvre imposante : le *Safinat al-Awlîya* consacré aux ordres soufis ; le *Sakinat al-Awlîya* consacré aux shaykhs de l'ordre des Qâdirî ; le *Risâla-ye Haqnomâ* consacré à la métaphysique soufie ; le *Tarîqat al-haqîqat* consacré aux différentes stations du soufisme ; le *Hasanât al-Arifîn*, recueil de poèmes et d'aphorismes ; le *Mokâlama Daba La'l* consacré à la civilisation de l'Inde ; le *Majma' al-Bahrayn* ou « Confluent des deux Océans », étude comparée de la métaphysique hindoue et musulmane ; la traduction en persan de la *Bhagavad Gîtâ* et enfin le *Sirr-e Akbar* ou « Plus grand des Mystères », traduction en persan de cinquante Upanishads, qui servira plus tard aux premières traductions en langue française.

Dans l'introduction du *Majma' al-Bahrayn*, il explicite de la sorte sa démarche spirituelle : « ...ayant reçu la vérité des vérités, et dévoilé les mystères et les arcanes de la religion vraie des soufis, et, ayant été gratifié par ce don immense, il décida d'en faire autant de la doctrine des monistes de l'Inde. Il discuta et conversa... avec certains d'entre les Docteurs et les Parfaits de cette communauté qui avaient atteint... l'extrême limite de la gnose et de la théosophie ; mais hormis quelques divergences verbales, il ne trouva aucune différence quant à leur façon de comprendre et de connaître Dieu » (in Daryush Shayegan, *Hindouisme et Soufisme*, p. 27).

Dans ses poèmes il stigmatise en ces termes l'étroitesse d'esprit des mollahs :

*« Le Paradis se trouve là où l'on ne trouve pas de mollahs,
là où leurs disputes ne cassent pas les oreilles ;
Puisse le monde être débarrassé des mollahs
et nul ne plus être menacé par leurs fatwas...
Là où règne le mollah,
il n'y a pas de place pour le gnostique.
Ô toi le Qâderî ! Dédaigne ces gens-là,
ne fréquente pas les lieux que ne fréquente pas l'Amour.
Les saints et les prophètes, tous sont victimes
de la cruauté et de la bêtise des mollahs !»*

Hasanât al-Arifîn, 1653

Parmi tous les sages fréquentés par Dârâ, nous avons la chance qu'aient été conservés ses entretiens - vers la fin de l'année 1653 - avec Baba La'l Das. Nous ne savons pas grand-chose de ce dernier sauf qu'il est présenté par Dârâ comme un mundiya, religieux à la tête rasée, affilié à la lignée des Kabirpanthis : « *Ainsi donc, c'est encore la grande ombre de Kabîr qui a protégé, au XVII^e siècle, ce germe de réconciliation généreusement semé, entre l'hindouisme et l'islam* » (L. Massignon). Les entretiens – étalés sur neuf jours - font l'objet d'un premier procès-verbal en urdu avant d'être transcrits en persan par le secrétaire du prince impérial. Il s'agit de libres questions posées par un disciple à un maître vénéré qui lui répond comme à un ami. Le prince fait passer son expérience religieuse de musulman au crible des grands enseignements de l'Inde.

Il n'existe qu'une seule traduction française de ce manuscrit, publiée en 1926 par Cl. Huart et L. Massignon et jamais rééditée depuis. En voici quelques extraits.

A suivre

POESIES

ZAFAR NAMA

Dixième et dernier Guru, Guru Gobind Singh (1666-1708) fonde l'ordre chevaleresque des Sikhs, achève l'œuvre de Guru Nanak et complète le Livre sacré de l'Adi Granth, composé de textes de sages hindous et musulmans, incluant notamment des poèmes de Kabîr. Il est l'auteur des vers en langue persane du *Zafar Nama* (Épître de la victoire) qui sont un message adressé à l'empereur moghol Aurangzeb. Malgré la férocité de la guerre, la perte de ses quatre enfants et de nombreux valeureux guerriers, le guru estime avoir remporté une victoire morale sur l'empereur.

*

Quand tout a été tenté
Et que justice n'a pas été rendue
Alors il est juste de prendre l'épée
Alors il est juste de se battre

O Roi des Rois ! Joyau
Digne de parer les deux mondes !
Ton royaume est de ce monde
Mais non le royaume des cieux.

Sache qu'en ce monde tout passe et le monde également
Aujourd'hui et demain passent
Sans trêve tourne la roue du Temps
Elle nous attrape tous un par un

Prends garde à la roue
Inexorable du Temps
Elle tourne pour chacun d'entre nous
Et n'admet pas d'appel

ORIGINE

*dès l'origine
aucune chose n'est*
Hui-Neng

que montre son visage
l'origine du monde
à peine imperceptible
perce une lueur d'orage

que révèle son nom
la source de l'innommé
à travers le naufrage
d'une nuit sans aurore

que dévoile sa vue
la vision de l'obscur
et qu'entende l'oreille
le son de l'inaudible

savoir le non-savoir
connaître le non-connaître
et en finir avec l'éveil
afin tout simplement d'être

sans être ni non-être

Yves

A LA SOURCE DE L'OUBLI

*lumière éteinte
du ciel se détache un astre
qui entre par la fenêtre*

Sôseki

oublier le passé qui n'est plus
oublier le futur qui n'est pas
savouer le présent
qui est et qui n'est pas

au souffle sans retour de l'adieu
au grand souffle du monde
que monte au silence de l'âme
l'offrande éternelle de l'unique

un jour il n'y a plus de jour
une nuit il n'y a plus de nuit
et il n'y a plus d'univers
ni d'homme et ni de femme

ni même quelqu'un quelque part
un jour une nuit sans jour ni nuit
il n'y a plus non plus de dieu
si jamais il y a eu un dieu

Yves

EXPLORÉS DU FEU

Que le matin
Éveille nos seuils
Je vois
La violence d'être Toi
A l'autre versant
De Moi :
Je brûle mon sang
Où des soleils
Dorment au fond de Nous.

Je te prophétise
Sur ma peau.
Renaître à ton partage.
Et dormir dans nos fièvres
Me semble parler
A l'interrogation.
Tu es
Ma douleur en la Joie
La venue du fond du vide.

Pierre Dalle Nogare

RICHARD BEER-HOFMANN

Richard Beer-Hoffmann (Vienne, 1866 – New York 1945) - qui compte parmi ses admirateurs inconditionnels Rainer Maria Rilke – est l'une des figures principales de la « *Jeune Vienne* » de la fin du XIXe siècle, mouvement littéraire incarnant la « *modernité viennoise* ». Pour lui, le poète n'est pas un simple écrivain, mais un « *magicien* », un « *mage* » : « *Le poète donne un nom à une partie de l'éternel flux sans nom, il le détache du temps infini et de l'espace infini pour le poser dans la sphère de cristal close et flottante d'une existence qu'il doit créer.* » La poésie est précisément quête de l'inexprimable : « *Ce qui vibre entre les mots, ce qui refuse de se laisser fondre dans le moule grossier de la parole, ce qui ne peut tel quel appartenir ni à une langue ni à une nation. C'est justement ce qui préexiste à la parole, et qui survit à toute parole.* »-

*

... Tu me délivres
Du fardeau du « Moi » - tu me fais reposer loin de moi-même,
Tu me dé- « moi »-ises – mais jamais, bien-aimée, tu ne pourras
Me détacher de toi – de toi me dé-« tu »-iser.

*

Je voudrais qu'il n'y eût plus rien à faire -
Qu'on m'ordonnât le repos – *enfin* le repos !
Ne plus *rien* commencer, ne plus *rien* finir -
De vieilles mains fanées et fatiguées
Laisser la vie muettement s'échapper,
Là-bas – vers ces confins d'où elle m'était venue.

Richard Beer-Hoffmann, *Maître et serviteur des ombres*, traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson et Fedora Wessler, Arfuyen, 2014

**A l'un
dans son éblouissante diversité**

Je réalise que je suis un
Si tu dis que tu es moi
Tu réalises que tu es un
Si je dis que je suis toi
Il réalise qu'il est un
S'il dit qu'il est toi ou moi.

C'est simple à vous couper le souffle.
Le psychique dit que je lui « pompe l'air ».
Il oublie tout simplement
que j'insuffle avant d'aspirer.

Je tire l'évidence de mon unicité
dans cette respiration cosmique
où tout concourt à confirmer
qu'il n'y a que moi
d'où cette merveille :
le multiple apparent
est le garant de mon unité réelle

Émile Gillabert
20-05-92

*